Salut! Ça va?

Université Pédagogique d'État de Blagovechtchensk

Décembre, 2011

Membre du Réseau des universités de la Russie qui s'efforcent de promouvoir l'enseignement du français dans leur établissement

C'est bien d'être étudiant!

2› AEFRA : Journée pédagogique 2011

4› Les Études Universitaires: *France vs États-Unis, qui va gagner?*

7› Étudiant en France j'ai réalisé tous mes rêves!

11› Les français enseignés

12› «Pou-doum-pi-tou-POU!» à la parisienne

15› Professeur: oxymore du métier

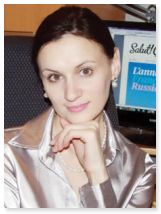
19› La beauté en chantier de Sochi

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Alliance Française de Vladivostok

Le journal est publié avec le soutien de l'Ambassade de France en Russie et de l'AF Vladivostok

Edito / Olga Kukharenko



Chères lectrices, chers lecteurs,

«Étudier, étudier et encore une fois étudier!», tel était le précepte paternel du grand Lénine, précepte que le peuple soviétique connaissait bien et qu'il a toujours été fier de suivre! Nous sommes obligés d'étudier constamment tout au long de notre vie. Aujourd'hui cet appel enthousiaste reste toujours d'actualité. Ceci devient même absolument indispensable dans les conditions de l'informatisation intense de la société moderne. Et notre journal a décidé de traiter ce sujet.

L'année scolaire bat son plein et dans ce numéro de «Salut!» nous laissons en grande partie la place aux témoignages et réflexions de nos auteurs sur leurs études en Russie, en France et ailleurs. Vous saurez comment fonctionnent les échanges universitaires en Europe et au Canada, pourquoi les étrangers viennent étudier en France et comment devenir étudiant à la Sorbonne. Vous apprendrez les différences entre les systèmes éducatifs en France et aux États-Unis. Les futurs professeurs des écoles vous diront comment ils voient le métier pédagogique après leur stage à l'école. Les étudiants africains à Blago vous raconteront comment ils ont pu surmonter leur plus grande peur de l'hiver extrême-oriental.

En cette année scolaire, une grande joie est pour nous le début de la collaboration de notre «Salut!» avec le journal du Centre International Rennais d'Etudes du Français pour Étrangers (Rennes) et avec la gazette du Centre de Langue et de Culture Russe (Paris). Notre échange avec le CIREFE a abouti à des publications croisées dans nos journaux.

Enfin nous vous invitons traditionnellement à faire des voyages à travers la grande Russie : de Sochi en pleine construction pour les Jeux Olympiques 2014 jusqu'à la fameuse Sibérie dont le mystère a toujours attiré des âmes errantes des écrivains et des voyageurs...

Bonne lecture!

Et joyeuses fêtes de fin d'année!

Journée pédagogique 2011

Le 1er novembre 2011 l'Association des enseignants de français de la région Amourskaya (l'AEFRA) a organisé une Assemblée générale de ses membres et un séminaire didactique animé par M. Jean-Jacques Bolo, Directeur pédagogique à l'Institut de Touraine (Tours, France).

L'Assemblée générale se tient tous les ans au mois de novembre en période de vacances scolaires. C'est l'occasion de faire le bilan de l'année qui finit et de discuter les projets de l'année qui approche.

Ce jour-là, 22 représentants des différents établissements de la région Amourskaya (Blagovechtchensk, Novobuireysk, Kovrijka, Nijniaya Poltavka, Kazanka, etc) sont venus participer à cet évènement traditionnel. Suite au bilan de l'année 2011 présenté par Mme Natalia Kucherenko, la Présidente de l'AEFRA, les participants ont été d'accord pour dire que tous les projets et activités de l'année passée avaient été des succès! L'AEFRA a mis en place de nombreux projets soutenus par l'Ambassade de France, la Fédération internationale des professeurs de français et le Ministère de l'éducation de la région Amourskaya. On peut citer: festivals de théâtre et de chanson en français pour les élèves et étudiants, projet international «Développement durable», réunion régionale des élèves, concours sociolinguistique en français, accueil des intervenants français - spécialistes en FLE, participation au 2e Congrès Européen de la FIPF à Prague.

Ayant présenté le bilan de sa présidence 2007-2011 Mme Natalia Kucherenko a remercié tous les membres de l'AEFRA pour leur participation active dans la vie de l'association et pour leur contribution à son développement important depuis sa création. La candidature de Olga Kukharenko au poste de la Présidente de l'AEFRA a été proposée par les membres présents à l'Assemblée. A l'unanimité des voix, elle a été élue.

Ensuite le plan d'activités pour 2012 a été discuté et approuvé:

• festival du cinéma français en coopération avec l'Alliance française de Vladivostok (février);

• concours de création pour les élèves «Surprenants mystères linguistiques de la langue russe et de la langue française» (janvier-avril);

• festival de la chanson française pour les étudiants des universités de Blagovechtchensk (mars);

• exposition-concours de la cuisine française pour les étudiants de l'Université pédagogique de Blagovechtchensk (mars);

• exposition de photos «Sur les rives de l'Amour et du Rhône» avec la participation de l'école 5 de Blagovechtchensk, du lycée professionnel de Heihe (Chine) et du lycée professionnel «Terre d'horizon» (Romans-sur-Isère, Drôme, France) (mars);

• festival du théâtre et de la chanson en français pour les écoles de la région Amourskaya (avril);

• participation au projet «Le top 50 de la chanson francophone» organisé par la FIPF (novembre 2011- avril 2012);

• projets des blogs francophones:

«Eurodialogues»: école №12 (Blagovechtchensk, Russie), collège Pays des Abers (Lannilis, Bretagne, France) et collège de La Puebla de los Infantes (Seville, Espagne).

«Barreiras - Blago deux pôles de l'amitié francophone»: étudiants de l'Université pédagogique de Blagovechtchensk (Russie) et étudiants de l'université fédérale de Bahia (Barreiras, Salvador, Brésile).

«Sur les rives de l'Amour et du Rhône»: école №5 (Blagovechtchensk, Russie) et lycée professionnel «Terre d'horizon» (Romans-sur-Isère, Drôme,France).

Dans la deuxième partie de cette journée pédagogique, s'est tenu un séminaire didactique lors duquel Monsieur J.-J. Bolo a partagé avec nos professeurs son expérience de classe de FLE autour du conte.

À la fin de la journée, chacun est reparti chez soi avec des idées enthousiastes à réaliser en 2012!

Alliance française de Vladivostok: *bilan culturel 2011*

Elena Terenetskaya
Responsable des projets culturels
AF Vladivostok

L'année 2011 se précipite vers sa fin. Il est temps de faire un bilan de notre travail pendant cette belle année qui était, comme toujours, riche en événements culturels.

Les bons souvenirs sont nombreux et les remerciements tout autant. Il y a de quoi être fier et de quoi vous raconter si vous avez manqué une de nos manifestations culturelles.

Alliance Française de Vladivostok, ses amis et ses partenaires sont vraiment ravis de constater l'intérêt permanent à la culture française des habitants d'Extrême Orient. Voilà quelques exemples.

La XIe semaine du cinéma français qui avait été prévue pour la période du 1e au 11 février a été prolongée jusqu'au 13 février à la demande des habitants de Vladivostok et des visiteurs de la ville! Plus de mille spectateurs ont pu voir 14 films français en V.O. ou sous-titrés dont une partie importante d'entre-eux était jouée par Juliette Binoche.

Plus de 80 étudiants et écoliers de toute la région ont participé au Festival des Arts Visuels sur le thème de la «Forêt» lancé par l'Ambassade de France en Russie. L'Alliance Française a attribué 2 séjours en France en été 2011 aux gagnants pour deux titres: la meilleure photo et la meilleure bande dessinée. Nos félicitations à Ekaterina Sokolova et Elena Kipyatchkina!

Il ne faut pas oublier le 4e Concours Régional de la chanson française organisé en coopération avec l'Université Fédérale d'Extrême Orient en mars 2011: 16 jeunes chanteurs de Vladivostok, Oussourysk, Birobidjan, Khabarovsk et Blagovechtchensk y ont participé. Là encore, 2 séjours en France ont été attribués par l'AF-Vladivostok. Nous rappelons que ces concours, tenus dans les 11 villes de la Russie où les Alliances Françaises sont présentes, sont en même temps le premier tour du concours Fédéral de la chanson française qui aura lieu en 2012 à Kazan.

4e Concours Régional de la chanson française.

Encore un événement qui doit absolument être mentionné c'est le Festival International de Jazz à Vladivostok. Cette année l'AF-Vladivostok, l'Ambassade de France en Russie et la Philharmonie Régionale ont organisé la visite du jazz-trio parisien - Olivier Temime Trio. Olivier Temime au saxophone, Jean-Pierre Arnaud à la batterie et Silvain Romano à la contrebasse ont donné 4 concerts en 3 jours: un à Nakhodka et encore trois à Vladivostok. Les salles étaient combles ce qui a positivement surpris autant les musiciens que les organisateurs. L'invitation d'artistes français au Festival de Jazz est devenue une bonne tradition depuis l'année 2010. On va voir quelle bonne surprise 2012 nous apporte...

Festival International de Jazz à Vladivostok.

Parmi de nombreuses expositions organisées par AF et l'Ambassade de France en Russie en 2011 il faut souligner aussi le projet «Bumpit! Tour 2011» - une belle représentation d'art contemporain. Bertrand Planes et Guillaume Guérin ont effectué une aventure qui commençait à Vladivostok le 29 août et s'est terminée à la Biennale Internationale d'art contemporain à Moscou le 2 novembre 2011. Il s'agissait d'un voyage de 2 mois en voiture de Vladivostok à Moscou à travers Irkoutsk, Novossibirsk, Nijni Novgorod, Rostov-sur-le Don, Samara, Saratov, Perm, Kazan , Togliatti et Ekaterinbourg. Dans chaque ville l'équipe de Bumpit! a créé et installé une projection vidéo originale inspirée par la route et par la ville respective. Les lecteurs peuvent se renseigner sur le site Internet du projet www.bumpittour.com et voir les photos des installations.

L'Alliance Française de Vladivostok vous adresse les meilleurs vœux et vous remercie de votre intérêt pour la langue française et pour la culture de ce merveilleux pays. Que l'année 2012 nous apporte de nouveaux événements culturels encore plus intéressants et importants!

Les Études Universitaires:

France vs États-Unis, qui va gagner?

Vittoria Souquet Lucente
Université Paul Valéry
Montpellier 3

Imaginez que vous êtes dans un ring de boxe. Qui sont les combattants? L'université française contre l'université américaine.

Nazareth College, 2008.

Quel est le combat? Les résultats de réussite contre l'échec scolaire. Est-ce vraiment une compétition de nationalité ou plutôt une bataille entre deux systèmes ayant chacun leur fonctionnement unique? Commençons le match...

A vrai dire que je ne m'estime pas experte dans ce domaine, néanmoins j'ai passé toute ma vie dans le système scolaire américain y compris quatre ans à l'université. Ainsi que deux ans dans une position d'enseignante dans quelques lycées français et actuellement en deuxième année de Master en France. Ayant été scolarisée dans les deux pays cela me permet de faire une réflexion honnête sur les différences qui existent entre les deux systèmes éducatifs selon mon vécu personnel. Le facteur le plus déterminant dans la plupart des différences est net et simple: l'argent. Aux Etats-Unis les tarifs d'inscription aux universités sont extravagants par rapport à ceux pratiquer en France. Cela détermine le maintien et le renouvellement dans plusieurs secteurs: les bâtiments scolaires et administratifs, l'utilisation de nouvelles technologies, les services divers offerts aux étudiants, les équipements sportifs et l'aménagement des jardins, parmi d'autres. Tout est très bien maintenu aux États-Unis parce qu'il y a une somme très importante qui rentre dans les institutions tous les ans. Selon la commission américaine des universités, en 2011-2012 le prix moyen dans une université publique est entre $8,000 et $12,500. Ce prix dépend selon le statut de l'étudiant s'il est résident de l'état ou pas. Cependant pour une institution privée le prix moyen par an est de $28,500. Tandis qu'en France, j'ai payé 400 euros par an dans une université publique et si j'étais dans une faculté privée cela me couterait entre 4,000 et 10,000 euros par an.

Un autre aspect qui détermine le prix des facultés est le grand nombre d'étudiants résidant sur le campus. Cela exige la construction de résidences universitaires. Ensuite puisque une grande partie des étudiants sont sur place il est essentiel d'offrir une large choix de programmes, activités et équipements pour que les étudiants aient envie de rester et de payer quatre années d'études. L'intérêt d'attirer et de recruter les étudiants potentiels est primordial vu la concurrence qui existe entre toutes les universités américaines. Avoir les moyens nécessaires permet d'offrir beaucoup plus aux étudiants mais avec le prix qui accompagne tous ces avantages. Ce système capitaliste de concurrence et de coût est fondamental dans le système universitaire aux États-Unis. Mais il faut se poser la question: veux-je la qualité esthétique sur un campus ou plutôt la garantie d'une éducation de qualité? N'est-ce pas l'objet principal pour les études supérieures?

En mettant le prix de côté, nous verrons que les différences entre les deux systèmes sont aussi d'ordre idéologique. Cela se traduit dans la vie sur les campus au niveau académique et administratif. D'abord en parlant de l'esprit et de l'atmosphère d'une université, il y a un grand écart entre les deux systèmes. Aux États-Unis l'importance de la communauté se voit transversalement dans les activités de tous les jours et dans les missions et les buts de chaque institution. Les traditions comme: les couleurs de l'université, les vêtements marqués avec le nom d'université, les équipes sportives, les organisations gérées par les étudiants, les cérémonies de diplômes, font tous partie de cette tradition d'unité. Toutes ces traditions créent des liens forts entre les participants d'une institution: les professeurs, les étudiants, et les anciens étudiants y compris. Une grande importance est placée sur la participation et coopération dans la communauté universitaire.

En France je ne me suis jamais sentie partie prenante et je n'ai jamais eu ce sentiment de fierté de mon université. Les étudiants sont très indépendants et il y a un esprit individuel qui règne sur les campus. Il est difficile de trouver des salles de réunion pour que les étudiants puissent se réunir et facilement discuter. Bien sur il y à la bibliothèque en France, mais chacun à son siège dans son coin. Il y existe des organisations d'étudiants, mais leurs présence est moins visible, et il y a moins de présence lors d'une activité planifiée. Les équipes sportives existent mais les matchs ne se déroulent pas sur le campus lui-même, donc il est difficile pour les supporteurs de se rendre à un événement. Étant donné que la plupart des étudiants habitent hors des campus, la vie en dehors des cours est plutôt consacrée aux vies personnelles de chacun. Même dans les résidences universitaires il n'y a pas au-

tant d'unité entre les étudiants que l'on peut trouver dans les résidences américaines. Simplement, nous avons pas les mêmes traditions.

L'esprit individualiste versus communautaire se voit aussi dans les rapports qui se sont crées entre les professeurs et leurs élèves. Aux États-Unis, il y a des rapports très amicaux entre professeurs et étudiants qui aident à maintenir cette esprit d'entraide et de communauté. Par exemple, les professeurs n'hésitent pas à donner leur numéros de portable ou de fixe à leurs élèves au cas ou ils auraient une question à poser. Les professeurs sont aussi facilement accessibles avec leurs horaires de permanence fixé sur la porte de leurs bureaux. Surtout quand il s'agit de dernières années quand les étudiants se sont spécialisés dans une filière, c'est très commun d'être invité chez un professeur pour un repas et ce rapport très proche peut durer toute la vie. En France je trouve que les relations sont assez distantes avec les professeurs, même si l'on réussit à échanger des blagues avec un professeur, ce rapport de sympathie ne va pas forcement aboutir à un rapport en dehors de l'école. Aussi les professeurs ne sont pas très souvent accessibles sur le campus. Les horaires de permanence ne sont pas forcément affichés, ou même si ils sont affichés, il n'est pas certain que le professeur soit dans son bureau. Il est cependant facile de communiquer avec eux par mail pour prendre un rendez-vous et pour poser des questions.

A mon avis, cette attitude d'entraide se voit aussi au niveau administratif. Lorsque nous avons une question à poser à propos de l'administration, il est très facile de trouver le bon bureau qui peut résoudre nos questions. Jamais je n'ai fait le tour de cinq bureaux pour avoir un simple renseignement. Je trouve que le niveau d'organisation et mieux adapté aux facilités des horaires de temps d'étudiants aux États-Unis. Les horaires d'ouverture des bureaux sont toujours entre 9h et 17h. Les gens qui travaillent dans ces bureaux prennent des tours pour leurs pauses de midi pour qu'il y ait toujours quelqu'un pour accueillir les étudiants. Les inscriptions, les résultats, et les remises de diplômes sont toujours fait à une date ponctuelle. En France j'ai toujours beaucoup de problèmes de trouver le bureau que je cherche, de plus je suis envoyée dans d'autres bureaux, juste pour revenir au même bureau de départ pour avoir des réponses. Les horaires d'ouverture sont un véritable cauchemar, chaque bureau ayant ses propres horaires. Donc même en trouvant le bon bureau, neuf fois sur dix il sera fermé en arrivant. Le temps d'attente pour recevoir un diplôme peut prendre jusqu'à un an après l'obtention. Aux Etats Unis le diplôme nous est donné le jour de la remise de diplômes qui a lieu en fin de parcours.

A propos des inscriptions, elles se font toujours avant la rentrée universitaire aux États-Unis pour que tous les étudiants soient prêts pour la rentrée. Il n'y a pas besoin de présenter des papiers administratifs en arrivant, tout est déjà fait en avance. En France les inscriptions se prolongent jusqu'au mois de novembre. Il y a sûrement un rapport avec le mode de travail en prenant en compte les grandes vacances d'Août en France pendant lesquelles les université sont fermées. Mais aux Etats Unis, les bureaux d'administration sont toujours ouverts pendant l'été pour régler toutes les inscriptions et pour faire faire des visites aux étudiants potentiels.

En regardant le niveau académique de plus près, la qualité des enseignements est comparable et les qualifications sont également exigeantes. Mais il y a une pédagogie différente qui est mise en œuvre. Les travaux en groupes lors d'un cours est très commun ainsi il y a plus de travaux écrits à rendre au fur et à mesure du semestre. Par conséquent les professeurs peuvent mieux observer la progression des étudiants et les guider pour l'amélioration de leur travail. En France d'après mon expérience, l'évaluation unique et finale était toujours en fin de semestre. Donc toute la note reposait sur un seul dossier ou examen partiel. La présence en cours est moins importante vu qu'il est possible de passer un examen sans jamais avoir été en cours. Aussi lors de dépôt des dossiers aux États-Unis, les professeurs les corrigent et les rendent assez rapidement. En France les dossiers et examens doivent rester dans les archives qui se trouvent dans le bureaux des professeurs. Quelques fois il est possible de consulter les copies d'examen et les dossiers mais sans jamais pouvoir les récupérer.

Bien sûr nous pourrions continuer à noter toutes les différences culturelles qui existent entre ces deux systèmes, mais sachant que cela peut prendre des dizaines de pages, je préfère de ne pas m'y aventurer. En revanche tout ce que j'ai voulu exprimer est mon vécu unique dans les deux systèmes. Je ne me sens pas capable de juger quel est le système le mieux adapté à l'étudiant d'aujourd'hui parce que cela est très subjectif pour chaque individu. Mais pour en revenir à la question de départ, qui est donc le vainqueur? A mon avis le vainqueur est celui qui a eu du succès dans son université pendant cette période exceptionnelle de la jeunesse. Tout ce que je peux espérer pour les futurs étudiants américains venant étudier en France est qu'ils aient plus de facilité à trouver les bureaux qu'ils cherchent, qu'ils arrivent à gérer tous les papiers administratifs nécessaires. Mais surtout qu'ils profitent au maximum de leur temps en France. Et si par hasard ils se trouvent dans une faculté de lettres dans le Sud, qu'ils s'étendent sur la pelouse pour réviser les examens en disant: «Qu'est-ce qu'on est bien au soleil!»

Université Paul Valéry, 2011.

Les échanges universitaires

Perrine Rieux
Université Paul-Valéry
Montpellier III

Difficile à l'heure de la mondialisation, de parler des universités sans parler des échanges universitaires.

Université Laval

Des partenariats se créent un peu partout sur le globe et les étudiants sont de plus en plus encouragés à la mobilité. Les universités françaises n'échappent pas à cette règle.

De nombreux programmes permettent aux étudiants français d'aller étudier quelques mois ou quelques années à l'étranger. J'ai eu la chance de participer à deux d'entre eux: le programme Erasmus, et le programme CREPUQ.

Le programme Erasmus concerne les pays européens. Il est le programme d'échange universitaire le plus connu et le plus pratiqué en France (28 283 étudiants sont partis en 2008-2009). Dès que j'ai pu, je suis partie en Allemagne, pour deux semestres à l'université de Leipzig. C'était une expérience incroyable. J'ai rencontré des gens de toute l'Europe qui, comme moi, participaient à ce programme. J'ai trouvé passionnant les discussions que l'on avait sur la culture que l'on découvraient et nos cultures respectives. C'était un échange constant de points de vue, de musiques, de mots, d'histoires, de livres, d'images... Dans cette ambiance internationale, j'ai découvert les curiosités de l'Allemagne, mon allemand à beaucoup progressé ainsi que la confiance en moi. C'est aussi lors de ce séjour que j'ai découvert le FLE (français langue étrangère) et que j'ai décidé de poursuivre mes études dans ce domaine. Je me souviens de ma réaction en observant les professeurs français de l'université de Leipzig: «C'est ça que je veux faire; vivre à l'étranger et transmettre ma langue et ma culture».

Le programme CREPUQ (Conférence des recteurs et des principaux des universités québécoises) est un programme d'échange entre la France et le Québec. En 2009-2010, je suis partie étudier deux semestres à l'Université Laval de Québec. Pour la première année de mon master FLE. Cette année a été merveilleuse.

D'abord ce fut la découverte d'une culture très différente de la mienne, d'un nouveau continent que je foulais pour la première fois. Tout me paraissait grand: les immeubles, les routes, les forêts, même les briques de lait! Les changements de saison me fascinaient. Montpellier est une ville méditerranéenne, il fait très chaud en été et doux pendant le reste de l'année. Au Québec, chaque saison est très marquée: je suis tombée amoureuse de l'automne, quand les arbres revêtissent des feuilles aux couleurs si vives qu'elles paraissent irréelles. J'ai survécu à l'hiver et ses tempêtes de neige qui dépassaient mon imagination! J'ai même fini par apprécier les moins vingt ou trente degré grâce au carnaval, aux patins à glaces et surtout à la luge après les cours!

J'ai particulièrement apprécié le printemps, le réveil de la nature, des animaux, le sourire des gens... Ce fut aussi la découverte d'un système universitaire très différents du mien: le diplôme que je préparais en deux ans en France après une licence, se faisait en quatre ans au Québec directement à l'entrée dans l'université. J'ai eu accès à des cours très variés et surtout très différents de ceux auxquels j'ai été habituée en France aussi bien du point de vue méthodologique (une grande place pour l'oral, un réel contrôle continu, des travaux en groupe en classe et à la maison...) ou que sur les contenus (travaux concrets de gestion de la classe et de didactique, point de vue de nouveaux chercheurs sur le bilinguisme, la sociolinguistique, la francophonie...). C'était passionnant! Enfin, si en Allemagne j'avais appris l'allemand, au Québec j'ai découvert une autre variété de français que la mienne. On pourrait penser qu'étudier au Québec pour un français est plus simple que dans le reste du monde, vu que l'on y parle la même langue mais ce serait nier la différence de culture qui existe entre les deux pays. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une langue étrangère mais le français québécois n'est pas le même qu'en France. Et bien que je comprenais ce qu'on me disait (à part des mots comme «piger» pour piocher, «tuque» pour bonnet, «char» pour voiture etc. que l'on apprend et utilise très vite) je me suis sentie un peu comme une apprenante dans un cours de langue tout au long de l'année. J'avais l'impression de découvrir une porte cachée de ma langue qui débouchait sur un monde inconnu, un nouveau monde, que je ne me lassais pas découvrir. J'ai appris une autre manière de l'utiliser et j'ai ramené quelques expressions comme «il pleut à boire debout» ou «ça a pas d'allure», et l'incontournable «tomber en amour»!

Je me suis rendu compte à quel point on ignorait les variétés en France (qu'elles soient sociales ou géographiques). C'est tellement dommage de les exclure si souvent des programmes d'enseignement.

Ces deux expériences ont enrichi ma formation professionnelle. Ils m'ont apporté de nouveaux axes de recherche et donné envie de poursuivre mes études et surtout mes voyages. Je ne saurai jamais assez encourager les gens, français ou non, à participer à ce genre d'échange.

Étudiant en France j'ai réalisé tous mes rêves!

Dmitry Aslamov
Étudiant à la Sorbonne Nouvelle, Paris 3

Il y a 1 an j'ai terminé mes études à l'école numéro 5 à Blagovechtchensk et je suis entré à la Sorbonne Nouvelle, à Paris. J'ai choisi la filière LEA anglais / russe. Je vais vous présenter la vie universitaire française.

Je vais commencer par l'inscription pédagogique et administrative. Pour entrer à la faculté, il faut d'abord faire une inscription administrative. Cela signifie que vous devez cotiser à une sécurité sociale, présenter vos papiers qui justifient votre présence légale en France. Puis il faut s'inscrire administrativement, c'est-à-dire laisser vos coordonnées. Ensuite, vous êtes inscrit en Licence.

La licence est organisée en 6 semestres, soit 3 années. Les études se déroulent en 2 parties: le contrôle continu et l'examen final. Vous avez plus de chance de valider votre semestre avec le contrôle continu car vous êtes suivis et notés et le responsable de votre filière fait la moyenne de toutes les notes. Par contre en examen final vous avez une seule note. Ainsi, la présence en cours pour l'examen final n'est pas obligatoire bien que la présence en contrôle continu soit nécessaire.

Les cours se passent en mode de TD (Travaux Dirigés) ou CM (Cours Magistraux). Ces derniers se déroulent en amphithéâtre. On y enseigne des informations générales, alors qu'en TD on nous expose des informations précises. Par exemple en cours de civilisation américaine, on étudie un extrait de journal, les liens avec l'histoire, la situation du pays. En cours de langue de média notre professeur essaye de nous montrer comment on peut, sans l'avoir lu, deviner de quoi on parle dans un article. Par exemple le titre «Penny Magazine» insinue que ce journal n'est pas très cher car «Penny» signifie «petites monnaies». Donc ça veut dire que tout le monde peut acheter ce journal. En regardant les images on peut aussi deviner de quoi il s'agit dans ce texte. Si on y voit des soldats alors on parle de la politique extérieure d'un pays. En CM, on nous expose l'histoire en résumé.

Les partiels et les examens se passent en cours de TD et pendant les examens on nous oblige à réfléchir. Réfléchir de manière profonde. Par exemple le lien entre l'auteur et le message qu'il veut faire passer aux publics.

> ***Tous les étudiants travaillent dur pour leurs études, mais en cours de russe oral les Français ont des difficultés à parler russe car il faut tout apprendre par cœur.***

Après vous recevez les résultats de chaque semestre. Chaque année est divisée en 2 semestres. Si vous avez 10 de moyenne générale vous passez à l'année supérieure. Mais si vous n'avez pas obtenu l'un des semestres vous devez passer au rattrapage. Pour obtenir votre licence il faut valider tous les semestres.

La plupart des étudiants organisent leurs loisirs eux-même mais l'Université y participe aussi. Elle organise par exemple des soirées d'intégration, des voyages en Europe…

Pour moi personnellement, cette année n'était pas facile, mais j'ai tout de même réussi à passer en deuxième année de Licence. Cela peut-être lié avec le fait que le niveau de mon français n'était pas suffisant, même avec mon DELF B2, souvent les Français ont utilisé des notions spécialisées en cours, à cause de cela j'ai eu beaucoup de difficultés.

Dans mon groupe les gens sont venus de tous les coins du monde: d'Afrique de Sud, de Djibouti, d'Ukraine, de Kazakhstan, de Moldavie, d'Italie. Tous les étudiants travaillent dur pour leurs études, mais en cours de russe oral les Français ont des difficultés à parler russe car il faut tout apprendre par cœur. Les étudiants mangent dans une cantine qui s'appelle le «Resto'U» (Restaurant Universitaire). Cette cantine est tenue par le CROUS. On y paye 3 euros le repas. A l'Université on peut s'inscrire aux sections sportives: basketball, volleyball, aïkido etc.

En France ce n'est pas facile de trouver un logement, surtout à Paris. Si vous allez en Ile-de-France c'est mieux d'aller en banlieue car à Paris il y a beaucoup de bruit et les prix du logement sont très élevés. Quant à moi j'habite à Nanterre, ça prend 40 minutes pour aller à la faculté, ça ne me pose pas de problème.

Pendant mon temps libre je joue de la basse, on a monté un groupe et on a participé à la fête de la musique, qui se déroule dans toute la France en juin. Nous avons joué une dizaine de chansons dans les ruelles de Montmartre, il y avait à peu près 50 spectateurs. En France j'ai réalisé tous mes rêves: je suis même allé avec mes amis à Euro-Disney c'est un endroit magnifique où tu plonges profondément dans ton enfance. Je suis musicien et j'ai vu mes idoles The Red Hot Chili Peppers à Bercy c'était un moment inoubliable.

Heureux Cirèfiens

Les étudiants du **Centre international rennais d'études du français pour étrangers** (RENNES) viennent des pays différents du monde. Ils y étudient la langue française. Notre journal «Salut! Ça va?» leur a posé des questions pour savoir pourquoi ils avaient choisi d'apprendre le français en France, quelles sont les particularités de leurs études en France par rapport à leurs pays et quelle est leur impression la plus forte de leur séjour en France. Nous vous présentons un éventail des idées reçues!

Pourquoi avoir choisi d'étudier en France?

Chine: «Je me suis mariée avec un Français en 2008 c'est pourquoi je prends des cours de français en France». «Je suis passionnée des Beaux Arts français». «J'aime le système éducatif français. C'est intéressant de pouvoir étudier de nouvelles disciplines différentes de celles qu'on étudie en Chine». «J'aime l'histoire de France et la langue française». «Quand j'étais petite, je m'intéressais déjà beaucoup à la France. Je veux vivre dans un pays différent. C'est une très bonne expérience». «Parce que je veux apprendre une langue étrangère autre que l'anglais. Les frais d'études ne sont pas trop chers et c'est l'occasion de visiter l'Europe».

Colombie: «Le système éducatif français m'apprend des compétences et m'apprend à devenir excellent».

Ukraine: «Maintenant j'habite en France et mon mari est Français alors je me suis sentie obligée d'apprendre la langue de ce pays».

Espagne: «Pour mieux connaitre mon pays voisin».

Pologne: «C'était mon rêve d'apprendre le français. Et j'en ai aussi besoin pour mon travail en Pologne».

Russie: «J'habite en France et il me paraît naturel d'apprendre la langue de ce pays».

Qu'avez-vous trouvé de différent dans l'organisation des cours en France par rapport aux études dans votre pays?

Chine: «En France, le système est sur 20 alors qu'en Chine il est sur 100. Les cours durent ici deux heures contre 45 minutes en Chine. J'ai remarqué que les professeurs ici aiment accompagner leurs cours à l'aide des nouvelles technologies. Les méthodes d'enseignement en France sont plus variées». «Le professeur est perçu comme un «ami» auquel on peut poser directement ses questions. Je constate davantage de communication entre les étudiants et les professeurs». «En Chine, il n'y a pas beaucoup de vacances. Les méthodes d'enseignement sont différentes. Les activités sont intéressantes ici mais en Chine il est possible de regarder beaucoup de films gratuitement dans le campus. J'apprécie beaucoup les excursions proposées par le CIREFE».

«Les relations entre professeurs et étudiants sont comparables. Tous sont gentils! Les professeurs chinois sont plus sérieux (moins drôles) que les Français. En France, il y a davantage d'activités extrascolaires. En Chine, il n'y a pas beaucoup de soirées étudiantes car les élèves ont trop de travail personnel le soir ou d'examens à préparer».

Colombie: En Colombie il y a moins d'heures de cours par semaine. Les méthodes pédagogiques françaises exigent de l'étudiant qu'il soit conscient de lui-même, de ses capacités, de son travail personnel et qu'il s'interroge pendant les cours sur ce qu'il a compris ou non.

Ukraine: «Le système de notation en Ukraine est sur 5 (et même sur 12 dans les écoles). La durée des cours est de 90 minutes au lieu de deux heures ici. En France, je trouve que les professeurs et les étudiants sont plus décontractés avec davantage de dialogues entre eux. Je suis étonnée parfois de voir des professeurs faire une pause cigarette avec des étudiants et discuter avec eux des problèmes qu'ils rencontrent. C'est presque impossible en Ukraine. En Ukraine, nous avons aussi des activités extrascolaires très intéressantes comme les clubs de discussion, le cinéma, la danse».

Pologne: «Les notes se font de 1 à 6. Les cours tiennent sur trois journée seulement. En Pologne, il y a beaucoup de grammaire et trop peu d'exercices oraux par rapport à ici. Les professeurs en Pologne sont également très ouverts. J'apprécie l'existence des ateliers (Théâtre, Cinéma, Chant...) après les cours».

Espagne: «En Espagne, on note sur 10. Le premier semestre va de septembre à février et le second de mars à juin. Les cours finissent à 14h. Pas de différence notable dans les méthodes d'enseignement et les relations profs-étudiants».

Russie: «Dans mon pays, les cours se déroulent 5 jours par semaine et on étudie toute la journée. La notation se fait sur une échelle de 5. Les méthodes d'enseignement sont comparables ainsi que les relations professeurs étudiants».

États-Unis: «La notation se fait sur 100 et non pas sur 20 comme

en France. Pour les notes nous utilisons aussi le code A, B, C et D. Le fait de faire ses devoirs est une obligation aux États-Unis. Ici ce n'est pas si important. Sinon, je trouve qu'il y a davantage d'activités extrascolaires aux E.-U. Les cours en France se font beaucoup à l'aide de power point. Les professeurs sont plus «formels» qu'aux E.-U. Ici, en France, c'est plus difficile de faire du sport gratuitement comme de la gym par exemple».

Taïwan: «A Taïwan, les notes sont sur 100, à partir de 60 sur 100, c'est réussi. Il y a plus de participation ici. A Taïwan, les étudiants participent peu oralement en cours. On peut même répondre quand on a tort! Ici les professeurs connaissent bien tous les étudiants, leur classe, leur niveau. Dans les cours de civilisation, les professeurs nous font même goûter du vin et des mets français».

Japon: «Les notes sont sur 100. Les cours sont d'une durée plus longue ici qu'au Japon (1H30). En France, on a plus d'occasions de réfléchir. Entre les professeurs et les étudiants il y a du respect mais les relations sont plus proches qu'au Japon. Au Japon, les cours sont plus calmes et on insiste beaucoup sur la grammaire. Plus qu'ici».

Ghana: «Les cours en France sont très vivants comparés à ceux du Ghana. Il y a aussi deux semestres et les cours durent également deux heures. Les notes se font sur 100. Au Ghana, les cours sont en anglais exclusivement et il y a moins d'interaction avec les étudiants. Il y a plus d'activités en France, c'est mieux». «Les cours sont plus stressants dans mon pays. Ici nous recevons les corrections de nos travaux personnels presque chaque jour. Les professeurs ici sont plus patients et prennent le temps de nous expliquer les choses. Davantage d'activités sont organisées ici en France».

Qu'est ce qui vous a le plus surpris ou étonné en France? Ou votre plus forte impression?

Chine: «Dans les transports, les chauffeurs sont plus gentils ici, ils font toujours attention aux piétons!»

Colombie: «Le système éducatif français est très fort. Il faut être très attentif pour comprendre les règles aussi bien celles des cours que celles de la vie quotidienne».

Ukraine: «L'impression la plus forte pour moi c'est de constater la richesse et la disponibilité des ressources dont bénéficient les étudiants ici comme une grande bibliothèque, une médiathèque, des salles avec ordinateurs ou téléviseurs, proposant des chaînes de pays différents».

Russie: «Tout le monde est très gentil!»

Pologne: «Il y a du temps le weekend pour passer des bons moments avec sa famille d'accueil. En Pologne, les gens travaillent vraiment beaucoup».

Espagne: «Les horaires, qui sont très différents».

États-Unis: «Je trouve les gens ici fermés et froids. Et peu tolérants avec les étrangers». «La France est un pays agréable mais les gens sont un peu froids et ne font pas assez d'effort de venir vers nous».

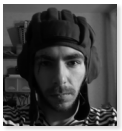
Ghana: «Les étudiants fument beaucoup ici. Au Ghana, on ne voit personne fumer comme ça surtout chez les étudiants».

Taiwan: «Les Français aiment s'installer dehors quand ils vont au restaurant. A Taïwan, les filles ne veulent pas bronzer alors elles préfèrent s'asseoir à l'intérieur». «En France, l'heure, c'est l'heure! Par exemple, les magasins français ne ferment jamais en retard. Et le dimanche, les magasins ferment vraiment».

Japon: «Au début, je trouvais la durée des cours très longue et puis je me suis habituée.» «J'ai été très étonné qu'il y ait beaucoup de débats dans la classe». «Il y a beaucoup de vacances. Il y a beaucoup de papiers aussi pour demander toute sorte de choses».

Chine: «Les paysages sont magnifiques. Les repas au resto U sont meilleurs qu'en Chine. Mais plus chers aussi». «Les professeurs sont très gentils. Il est possible de discuter et plaisanter avec eux. On peut avec eux. Ma plus forte impression: la politesse des Français». «Ce qui m'a le plus surpris c'est les allocations et des vacances!» «Plus de liberté et d'égalité ici. De très beaux paysages et beaucoup de vacances». «L'architecture. Ce voyage en France me fait très forte impression!»

Témoignage d'un apprenant en russe



Jérémie Angouillant
étudiant à l'Université Paul Valéry de Montpellier

Mon attirance pour la Russie date de l'enfance.

Je crois que tout a commencé avec la Révolution d'Octobre. Où plutôt avec son mythe. Une révolution, en tant qu'expression d'un désir de justice, ne peut que faire rêver un enfant, toujours d'avantage soumit aux exigences et à l'arbitraire de la norme (éducation, institution, école, etc.).

Une révolution dans un pays lointain, inconnu. Un véritable conte populaire qui a pour toile de fond des villes aux toits et rues enneigés. Tout y est comme chez nous, et tout y est différent à la fois. Et puis il y a cette langue aux sonorités chantantes. Tous ces mots, tous ces noms qui convoquent le désir d'ailleurs...

C'est pourquoi au lycée, étant donné qu'on y étudiait que l'anglais, l'allemand et l'espagnol, j'ai décidé d'apprendre l'alphabet cyrillique par mes propres moyens. C'est également à partir de ce moment que le «russe» est entré au service de mon intimité. J'échangeais une grande quantité de messages écrits en cyrillique avec ma meilleure amie. Bien évidemment le contenu était en français. Mais grâce à quelques arrangements, on pouvait deviser sur nos histoires amoureuses sans craindre l'intrusion d'un gêneur.

Ensuite, dans le choix d'une université où étudier, l'enseignement du russe est devenu le critère principal. J'ai donc suivi des cours de langue vivante pour non-spécialistes durant toute ma licence. Mais le volume horaire hebdomadaire était trop faible (1h30) pour espérer un réel apprentissage de la langue. J'ai décidé de m'inscrire en DU (diplôme universitaire) qui me permet de suivre des cours de langue mais aussi de littérature, d'histoire et de géographie russes.

J'espère pouvoir aller vivre en Russie l'année prochaine grâce à une convention entre universités. En parallèle, j'évolue dans le domaine du théâtre et du spectacle vivant. Peut-être qu'un jour des passerelles se créeront pour moi entre ces deux horizons.

Voulez-vous des chansons? J'en ai, et plusieurs...

Marina Svechnikova
Université d'Etat
d'Astrakhan

A présent, l'apprentissage des langues étrangères est accéléré par la globalisation du processus de la communication.

Les moyens techniques et électroniques nous permettent de contacter des personnes parlant une autre langue, à tout niveau et dans toute situation de communication. Mais si la communication se fait vite, on n'est pas sûr que les résultats soient bons, et que la compréhension soit établie sans poser de problème aux interlocuteurs. Il ne s'agit pas dans ce cas de fautes tout à fait linguistiques, mais de fautes, dites culturelles qui représentent des lacunes dans les connaissances générales des sujets parlants. Si de petites fautes de grammaire n'empêchent pas la communication, celles culturelles peuvent être graves et difficiles à corriger. Il est important que la compétence culturelle soit insérée dans l'apprentissage des langues parce que la langue est toujours étroitement liée avec "l'âme du peuple", reflétée dans la culture nationale, et de plus, ces deux systèmes s'accompagnent, se mêlent et s'influencent toujours.

Les étudiants, comme des représentants de la nouvelle génération des utilisateurs des systèmes globaux de la communication, ne prêtent pas beaucoup d'attention aux problèmes culturels de la communication. Le cours de la "Traduction poétique dans l'apprentissage du français", proposé aux étudiants de 4-ième année, leur permet de voir de plus près la différence de deux systèmes culturels (français et russe), d'analyser les textes traduits des poésies et des chansons et de créer leurs propres variantes de traduction. Ce sont des chansons russes que les étudiants traduisent. On choisit des chansons populaires, des romances classiques, des chansons classiques soviétiques, parce que cela permet aux étudiants de découvrir non seulement la culture française, mais aussi leur propre culture nationale et d'en comprendre les convergences et les différences. Ce travail est considéré comme un procédé d'apprentissage dont le résultat n'est pas obligatoirement un chef-d'oeuvre de la traduction littéraire.

On sait bien que la traduction poétique est extrêmement difficile. Tout d'abord, il faut tenir compte de la différence des structures phonétiques des deux langues parce que c'est la base de chaque système de versification. Cela se manifeste dans la forme de la rime, du mètre, du rythme, surtout dans les chansons. Au niveau grammatical on a souvent une inversion du sujet, certaines formes suffixales des substantifs et des adjectifs, le caractère synthétique du russe, ce qui exige en français des périphrases et des mots-outils. Le lexique présente ses propres obstacles: ce sont de nombreuses réalités nationales, des formes dialectales, des néologismes etc.

Comme aboutissement du travail, on propose aux étudiants de chanter leurs traductions parce que le texte de la chanson doit complètement correspondre à la mélodie musicale. Bonne ou mauvaise, cette traduction donne aux étudiants la possibilité de comparer les moyens d'expression dans les deux langues et d'en trouver les équivalents plus ou moins adéquats.

У самовара

Ф.Квятковская

У самовара я и моя Маша,
А на дворе совсем уже темно.
Как в самоваре,
так кипит страсть наша.
Смеется месяц весело в окно.
Маша чай мне наливает,
И взор ее так много обещает.
У самовара я и моя Маша –
Вприкуску чай
пить будем до утра!

Près du samouvar
Je suis chez moi, avec ma chère Marie,
Je bois du thé, il fait déjà nuit.
Mes yeux d'amour,
comme des étoiles, brillent
Le clair de lune, par la fenêtre, luit.
Dans le verre, du thé elle verse,
Et son regard est rempli de promesses.
Je suis chez moi, avec ma chère Marie,
Nous boirons du thé pendant la nuit!

(Trad. par Mouravieva I., 4-ème année)

Les français enseignés

Laëtitia Giorgis
professeur de français
à Valence

L'enseignement du Français Langue Etrangère (F.L.E.) revêt de nombreuses facettes.

Depuis près de 7 ans que j'enseigne cette discipline, je découvre à chaque nouveau contrat de nouveaux horizons pour des apprenants toujours différents.

J'ai découvert cette discipline un peu par hasard, entre deux voyages d'échanges culturels avec une association, alors que je m'occupais des nouvelles technologies dans un collège niçois. Ce n'était donc pas officiellement du «F.L.E.» mais du «F.L.S.»: Français Langue Seconde, dans le sens de seconde langue «vitale». Les jeunes étrangers arrivant en France et ayant moins de 16 ans ont l'obligation d'être scolarisés. Ils bénéficient, quand c'est possible, d'un enseignement adapté pour essayer de s'intégrer linguistiquement et culturellement. Le français n'est pas leur langue maternelle, c'est donc leur «Langue Seconde». Je me suis beaucoup attachée à ces élèves qui étaient issus de divers pays et de diverses situations: réfugiés politiques, enfants d'ingénieurs, mariage d'un parent en France... Ils avaient tous une histoire, des histoires si riches! Et ils m'ont donné envie de continuer à voyager à travers l'enseignement.

Pour enseigner le F.L.S. dans l'Education Nationale, deux principales solutions: soit vous êtes titulaire d'un C.A.P.E.S. ou du C.R.P.E., c'est-à-dire que vous avez passé un concours de la fonction publique pour l'enseignement et vous avez, ensuite, passé une certification F.L.S.; soit, vous êtes diplômé dans ce domaine et vous proposez vos services à un établissement scolaire qui n'a pas d'enseignant «FLS» et qui a pourtant des élèves qui en ont besoin. C'est mon cas dans la Drôme où je peux m'occuper ponctuellement de jeunes élèves arrivants en France.

J'ai aussi, surtout sur la Côte d'Azur très prisée au niveau touristique, travaillé au sein d'organismes de séjours linguistiques. Mes apprenants étaient souvent des adolescents qui avaient des cours de français le matin et des sorties culturelles et touristiques l'après-midi. On essayait alors de faire correspondre les cours de FLE aux escapades de l'après-midi... quand les escapades nocturnes ne nuisaient pas trop à l'attention matinale.

J'ai ensuite enseigné dans des centres de formation dans le cadre de l'insertion pour les adultes. Dans ce cas, au contraire, les apprenants, que l'on nomme alors «stagiaires», ont plus de 16 ans. Il n'y a, souvent, pas de limite d'âge. Les niveaux peuvent être très hétérogènes: j'ai pu par exemple, dans le même groupe de stagiaires, apprendre à écrire et à lire à certains pendant que d'autres écrivaient des lettres de motivations ou même tentaient de décoder des articles du «Canard Enchainé»! Ce type de formation a pour but principal d'insérer les adultes immigrés dans le monde professionnel. Des stages en entreprise leur permettent de mieux évaluer les facilités et difficultés qu'ils pourraient rencontrer dans leur futur emploi en France, de les préparer parfois à certaines surprises socio-culturelles... Un débat est actuellement en cours pour l'appellation de ce type d'enseignement («F.L.I.»: Français Langue d'Intégration?).

Un autre type d'emploi qui est parmi les plus recherchés, surtout en début de «carrière», est celui de l'enseignement du français à l'étranger. J'avais déjà eu l'occasion de travailler dans des écoles de divers pays, dans un cadre artistique, mais mon unique expérience comme professeure de français à l'étranger s'est réalisée à l'Université Pédagogique de Blagovechtchensk. Ce type d'expérience laisse dans une âme des traces profondes, l'impression de venir aussi un peu d'ailleurs, par adoption... De nombreux enseignants français partent chaque année travailler un peu partout dans le Monde, dans les Alliances Françaises, les Centres Culturels Français, les établissements scolaires français ou plurilingues, tout simplement partout où peut-être enseigné le français. Ces postes sont souvent difficilement adaptés à une vie familiale...

On peut enseigner à l'étranger, comme en France, toutes «sortes» de français: le FLE, évidemment, ou le FLS, quand il s'agit par exemple d'un pays où le français est une langue officielle malgré les autres langues nationales (c'est le cas de beaucoup de pays africains autrefois colonisés par la France). On peut aussi y enseigner le F.O.S., Français sur Objectifs Spécifiques, lorsque les apprenants visent un emploi précis de la langue française. Cela a été mon domaine de recherche, par exemple, avec la conception d'un projet pédagogique ayant pour objectif d'apprendre à accueillir les français aux Jeux Olympiques de Sotchi. Enfin, on peut enseigner le F.O.U.: Français sur Objectifs Universitaires, ou comment adapter l'enseignement du français à des apprenants qui se destinent à des études supérieures francophones.

Le F.O.U. fait désormais l'objet de mon travail: j'enseigne le français à de jeunes artistes étrangers désirant intégrer un cursus artistique français (Conservatoire, écoles des Beaux Arts, écoles de Design...). Pour être admis dans ces établissements, il faut officiellement un niveau B2, attesté soit par le TCF soir par le DELF. En intégrant le Centre d'Etudes Linguistiques Internationales Appliquées (CELIA France), mes élèves se préparent à ce niveau B2 tout en continuant à s'exercer dans leur spécialité (piano, chant, danse, dessin...) et en se préparant à certaines spécificités de l'enseignement français.

Mes étudiants sont principalement chinois mais ce serait avec plaisir que nous accueillerons des âmes slaves*!

Je n'ai cité ici que certaines appellations d'un vaste et riche domaine d'enseignement: celles que je pouvais illustrer de mon vécu. Il existe bien d'autres dénominations. F.L.E., F.L.S, F.L.Sco, F.O.S, F.O.U, F.L.P., F.S.... notre principal objectif reste d'apprendre à communiquer ensemble en français.

** informations sur le site: http://www.celia-france.com/*

«Pou-doum-pi-tou-POU!» à la parisienne

Irina Korneeva
étudiante à l'Université de Bourgogne
irina_korneeva@rambler.ru

Une robe de Marylin Monroe, cette déesse d'Hollywood ayant suscité de nombreux mythes, est actuellement le personnage principal d'une exposition photo qui a lieu cet hiver à Paris.

Son auteur, Yury Toroptsov, photographe d'origine russe, né aux alentours de Vladivostok, a mis plus de cinq ans à rencontrer des personnes qui sacralisent le nom de Marilyn.

Une seule robe et plus de 50 personnes ont été photographiées à Paris, New-York, Los-Angeles... Le livre recueillant toutes les photos a été préfacé par une autre icône de beauté féminine, Catherine Deneuve. Tout cela pour déclarer encore et toujours son amour à celle qui émeut les cœurs des hommes et des femmes du monde entier, et ceci même 50 ans après sa tragique disparition. On célébrera cette date en 2012.

L'occasion pour nous d'aller voir les photographies et de rencontrer Yury Toroptsov à la galerie du Bon Marché, ce luxueux centre commercial de Paris où la robe de Marylin trouve parfaitement sa place parmi les tenues des nouvelles collections de chez Dior, Chanel, Yves Saint Laurent...

«Ça y est! C'est une robe!»

- Cette robe ne m'appartient pas, mais c'est en effet elle qui est à l'origine de ce projet - se met à commenter Yury Toroptsov. - Un jour, en 2005, mon ami collectionneur a reçu un catalogue d'une vente aux enchères qui allait avoir lieu à Los-Angeles et justement il y avait plusieurs choses ayant appartenues à Marilyn Monroe. Il faut dire que la mythologie y compris moderne tourne autour de mon œuvre depuis longtemps. J'ai dit à mon ami: «Si tu achètes quelque chose, pourrais-tu me le prêter?» Il a dit oui. C'était vraiment fantastique: figurez-vous quel que soit l'achat, il avait touché le corps de cette femme!... C'est vraiment mythique! Je savais que plusieurs choses très intimes étaient mises en vente: des gants, des chaussettes... Je pensais que mon ami voulait acheter quelque chose de relativement petit, mais, un jour il m'a rappelé en disant que c'était une robe!

- Quel était son prix si ce n'est pas indiscret?

- Elle n'était pas trop chère comparée à plusieurs d'autres choses. Sans frais de commissions, mon ami l'a payée cinq mille euros.

- Dites-nous quelques mots sur l'histoire de cette robe.

- On sait que Marilyn l'avait achetée à New-York, rue 58, dans le magasin «Jaks» qu'elle adorait, mais qui n'existe plus. C'est une robe d'été destinée à être portée tous les jours. Les experts la datent de la fin des années 50 alors que Marilyn Monroe était mariée avec l'écrivain Arthur Miller.

"Oui, oui, c'est Frédéric Mitterrand, votre projet m'intéresse!.."

- Qui sont toutes ces personnes qui avaient accepté d'être photographiées?

- Des personnes qui, pour la plupart je ne connaissais pas. Mais pour chacune le nom de Marylin Monroe a une signification singulière.

Melissa Rae Mahon, réalisatrice, chorégraphe. New York, 2010

- Comment les aviez-vous trouvées?

- Le jour où j'ai vu la robe, je me suis demandé où je pourrais trouver les personnes qui vivent et «respirent» le personnage de Marilyn, et pour lesquelles elle représente vraiment quelque chose de sacré. Je me suis donc mis en contact avec tout premier fan-club de Monroe en France et aux États-Unis, ensuite j'ai passé une annonce dans «Libération» qui a paru pendant une semaine. J'ai aussi contacté des personnalités prestigieuses. Ça a été l'étape la plus compliquée puisque j'ai reçu de nombreux refus. Quelques-unes de ces lettres de refus me sont d'ailleurs très précieuses, par exemple, une lettre de la part de la reine d'Angleterre Élisabeth II. Mais parmi les personnes qui m'avaient honoré de leur accord, l'actrice Catherine Deneuve qui a préfacé le livre sur cette exposition et le Ministre de la Culture Frédéric Mitterrand qui était écrivain à l'époque.

Frédéric Mitterrand, écrivain. Paris, 2007.

- Comment s'est déroulée cette collaboration?

- Plutôt bien. J'ai contacté Mitterrand par le biais de son éditeur. Un jour j'ai reçu un coup de téléphone et ai entendu sa voix reconnaissable grâce aux émissions radio qu'il animait. Très franchement, j'ai eu même un peu peur (rire) puisqu'il a dit ainsi: «Oui, oui, c'est Frédéric Mitterrand, votre projet m'intéresse». J'ai insisté sur le fait que les participants devaient absolument être photographiés dans l'intimité de leurs maisons ou de leurs lieux de travail. Mitterrand m'a donc reçu peu de temps après chez lui. Quand je suis entré, il était habillé de façon simple, et a du coup déclaré: «Non, non, je vais me changer, c'est important pour moi!». Il s'est alors rasé, a mis un costume noir en disant que pour lui c'est à la fois un moment de deuil et de solennité puisque Monroe était très talentueuse, mais elle avait disparu trop jeune. Pour Catherine Deneuve, c'était pareil, j'ai pris contact avec elle via son agent et j'étais presque sûr de recevoir une réponse favorable: nombreuses sont ses interviews où elle fait part de son admiration pour Marilyn.

- Quant à la manière dont les gens «jouaient» avec la robe et se mettaient devant votre caméra, c'était bien réfléchie et préparée ou au contraire spontané?

- C'était plutôt naturel. Par exemple j'ai photographié une dame qui a mis la robe de Monroe...sur sa tête! Comme une religieuse. C'était Deborah Landies, une célèbre costumière d'Hollywood qui avait inventé le costume d'Harrison Ford dans le film «Indiana Jones» et le veston rouge de Michael Jackson dans son clip «Thriller». Mais tout n'était pas toujours si facile. Je ne m'intéressais pas aux gens qui voulaient juste toucher à cette robe, mais à ceux qui avaient quelque chose en commun avec Marilyn et dans ces cas-là les idées de photographies apparaissaient par elles-mêmes.

Vladivostok - New-York – Paris

- Comment êtes vous devenu photographe à Paris?

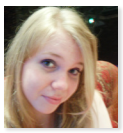
- Pour être franc, je n'ai jamais appris à faire de la photo, mais j'ai toujours eu cette envie de voyager. Il faut dire que je suis né et ai grandi dans un tout petit village de 300 personnes aux alentours de Vladivostok, en Extrême-Orient de la Russie. J'ai fait des études des langues étrangères là-bas pour devenir professeur d'anglais et de français. Un jour j'ai remporté une bourse d'études pour poursuivre mes études à New-York où j'ai obtenu un diplôme de Master en management. Une fois arrivé à New-York, j'ai tout de suite compris que la vie était beaucoup plus intéressante par rapport à ce que j'avais connu avant. De plus il existait énormément de moyens de découvrir et de montrer ses talents. New-York est un immense centre culturel. Mon diplôme en poche, j'ai reçu une proposition pour travailler comme manager de projets dans l'ONU, d'abord à New-York et puis à Paris. Mais en 2003, j'ai décidé de changer totalement ma vie et de devenir photographe.

- Quels conseils donneriez-vous à ceux qui rêvent d'un parcours aussi riche?

- Je n'aime pas donner des conseils puisque les règles qu'il faut suivre dans sa vie n'existent pas: chacun a son billet de loterie et il n'y pas de raisons de généraliser. Quant à moi, je n'ai jamais été le meilleur à l'école, mais j'avais de bonnes notes. J'avais du mal à entrer à l'université puisque l'anglais n'était pas encore enseigné à l'école de mon village et j'ai dû faire vraiment beaucoup d'efforts pour y parvenir. Mais j'ai toujours été rêveur! Et j'ai rêvé en moindres détails: je me voyais travailler à l'ONU, m'assoir devant mon bureau, allumer mon ordinateur (sourire)... Voilà pourquoi je pense qu'il est préférable d'avoir une idée précise de ses rêves. Ils deviennent de cette façon plus simples à réaliser.

Crédit photo:
©Yury Toroptsov/Photo 12.
www.toroptsov.com

La semaine du goût français à Blagovechtchensk



Karina Ivanova
Université pédagogique de Blagovechtchensk

La France est toujours un exemple d'excellence dans l'art culinaire.

La cuisine française est variée grâce au large assortiment de produits utilisés et aux différentes façons de préparation. Les principales particularités de la cuisine française sont l'utilisation active de vin, de liqueurs dans la cuisine et une grande variété de sauces. Les Anglais plaisantent à ce sujet: en Angleterre il y a trois sortes de sauces, et 360 espèces de religion, mais en France il y a trois religions et 360 recettes pour les sauces.

Les étudiants et les professeurs de l'Université agricole d'Extrême-Orient ont décidé d'organiser une semaine du goût français. Pendant la semaine du 17 octobre ils ont préparé et ont proposé à manger à tout le monde des croissants, une choucroute et une ratatouille. Ce n'est pas la première fois que de futurs technologues de l'industrie alimentaire de l'université agricole d'Extrême-Orient organisent une exposition des plats nationaux de pays étrangers. Mais c'est un vrai début avec la cuisine française.

À l'ouverture de cette semaine du «goût français» les étudiants habillés en costumes traditionnels français, ont fait une présentation historique et ont beaucoup parlé de certaines particularités. Chaque habitant de Blagovechtchensk pouvait venir goûter des plats cuisinés.

En outre les organisateurs ont présenté une exposition photo «Blagovechtchensk - Paris». Elle représentait des photos des étudiants et des professeurs qui avaient été en France.

«C'est la première fois que notre université décide de prendre part à la semaine internationale du «goût français» qui se passe aussi dans d'autres pays du monde. Sous la direction des professeurs, les étudiants des facultés technologiques ont préparé des plats traditionnels français. On a pu goûter des salades, des entrées et des plats principaux. Pendant toute la semaine on a mangé des plats français dans la cantine universitaire - a raconté le directeur du centre international Lubov Vachtchuk. - Mais ce qui était surtout important pour nous ce n'est pas la cuisine telle qu'elle est mais c'est aussi le goût, les saveurs, le style français que nous voulions faire connaître au plus large public de Blagovechtchensk».

Les étudiants de la 4e et la 5e année qui ont élaboré et préparé le menu ont avoué, qu'avant de montrer leurs chef-d'œuvres à tous, ils se sont entrainés pendant une dizaine de jours. Ils ont cherché sur Internet les recettes culinaires les plus populaires. Et maintenant ils sont sûrs que les repas des parisiens sont tout à fait accessibles aux habitants de Blagovechtchensk. On peut trouver dans les supermarchés de la ville tous les produits alimentaires nécessaires pour la préparation. Une seule chose, qu'il n'y a pas sur les comptoirs, c'est le calvados (alcool traditionnel de pommes). Ils ont dû le remplacer par le cognac.

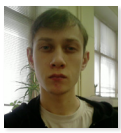
«La cuisine française est simple à préparer. La particularité principale est la grande quantité de sauces. Si on épice une simple salade de concombre par de l'huile, du jus de citron et du poivre, ce sera déjà une salade française», - a raconté le directeur de la cantine universitaire Lubov Smirnova.

«Je ne dirais pas que cela est très compliqué à préparer. Moi et mon amie, nous préférons la viande à la française. En fait, nous avons mis une demi-heure à la cuisiner, n'importe qui peut la préparer. Il n'y a rien d'extraordinaire ni d'impossible à réaliser. Il faut un peu d'habileté, et tout ira bien», - a dit l'étudiante de quatrième année Darya Rud`.

Alors, pendant toute la semaine du goût français la cantine universitaire a réjoui presque tout le monde même si la plupart de ses clients sont ses étudiants. Par exemple, un jour ils ont servi une soupe alsacienne avec des vermicelles frites, la julienne classique et la patate cuite «Anna».

Si vous voulez goûter la cuisine française, il ne faut pas acheter de billets pour Paris. Essayez de préparer quelque-chose vous-même! Comme les étudiants et les professeurs de l'Université agricole d'Extrême-Orient disent: «Ce n'est pas une grande affaire». Et n'oubliez pas un secret: quoi que vous cuisiniez, la chose la plus importante c'est de le faire avec amour!

Professeur: *oxymore du métier*



Serguei Tourkine,
Université d'État des sciences humaines Khabarovsk

Maintes fois le système de l'enseignement est discuté pendant les cours universitaires, mais ce n'est qu'à la pratique qu'on peut vraiment sentir ce que ces discussions représentent. Pendant le stage pédagogique, je l'ai ressenti deux fois.

Tout d'abord, il faut avouer que ce stage est assez différent du travail de professeur. L'étudiant en stage n'a pas à rédiger de nombreux documents nécessaires et obligatoires. Recopier un document sur papier, puis sur un autre, puis sur une source numérique – c'est ça, la routine. Puis c'est au tour des élèves d'intervenir sur ces supports, d'y réfléchir, parfois dans un brouhaha, parfois avec rigueur, indifférence, hésitation…

Le travail de professeur c'est la combinaison de l'incompatible. C'est le froid des papiers sans âme et la chaleur des cris, des questions permanentes, du trépignement des enfants, des âmes curieuses. Le professeur marche toujours sur la frontière délicate entre le gris du travail administratif et le rouge vif du beau délire enfantin.

Pourquoi, donc, le métier de professeur est considéré comme un des plus difficiles? Normalement une personne est unilatérale, elle est orientée soit par la raison, soit par les émotions. Les premiers choisissent les métiers techniques, ils s'engagent dans la science, gravissent les échelons professionnels. Les seconds sont de libre esprit, des créateurs qui enrichissent le fond culturel. Et ce sont les professeurs qui les élèvent tous les deux. C'est énormément difficile de marier dans sa tête la raison et les émotions. C'est pourquoi le métier de professeur est un des plus difficiles.

Si parmi vos connaissances il y a des personnes bilatérales douées de l'esprit logique et spontané à la fois, n'hésitez pas à leur dire qu'ils doivent devenir prof. Puisqu'ils ont cet oxymore en eux.

Stage pédagogique à l'école: *soyez prêts à tout!*

Anna Sokolinskaya
Université pédagogique de Blagovechtchensk

J'ai fait mon stage pédagogique aux écoles 11 et 12 de Blagovechtchensk.

Au mois de septembre, j'avais les classes de 5e et 10e à l'école №11. Ils apprennent la langue anglaise. J'étais professeur principale de la classe de 10e. J'ai organisé de nombreuses activités: des jeux-compétitions, discussions, etc. J'ai essayé de choisir des thèmes actuels: les problèmes de fumeurs, les leçons de moralité, la bonté et les bonnes manières. Les enfants étaient très gentils et sérieux.

Après, au mois d'octobre j'enseignais la langue française aux élèves de la classe de 8e à l'école №12. Je dois dire que ce stage d'enseignement du français m'a beaucoup plu. C'était chouette! Mais à vrai dire au début j'avais peur de ne pas réussir, parce que je n'avais jamais enseigné le français et ça me semblait assez difficile. Mes inquiétudes ont été vaines. En réalité cela a été non seulement intéressant mais aussi facile. A part les méthodes traditionnelles j'utilisais beaucoup de jeux éducatifs, tels comme «Croix et zéros», «Loto», «La mosaïque». Les enfants ont beaucoup aimé ça! Ils étaient toujours très actifs, levaient les mains, répondaient aux questions.

Nous avons aussi travaillé dans une salle informatique. Les élèves ont mené une correspondance avec des élèves français sur le blog «Eurodialogues» de la plateforme des francoblogs de Francomania. Mes élèves leur ont posé des questions, parlé d'eux-même, leurs intérêts et hobbies. J'ai beaucoup aimé ce travail, c'était intéressant et utile pour les enfants et pour moi. Pour bien terminer mon stage en enseignement du français, à la dernière leçon j'ai organisé un jeu-compétition qui a beaucoup plu à mes élèves. Les équipes étaient très solidaires, travaillaient ensemble, s'épaulaient.

Je voudrais donner quelques conseils aux futurs stagiaires dans les écoles:

• Préparez beaucoup d'activités et réunissez-les dans votre dossier pédagogique, parce qu'on ne sait pas ce qui vous sera utile un jour ou l'autre dans votre travail.

• Soyez prêts à tout: à différentes questions parfois étranges de la part des élèves, à des situations compliquées.

• Soyez calés et forts en pédagogie, didactique, psychologie et dans la langue que vous enseignez.

• Voilà, et pour finir, soyez toujours patients, tolérants et sincères avec les enfants. Si vous vous ouvrez aux enfants, ils s'ouvrent à vous!

Mon onzième copilote

Steven Weinberg
Voyageur (Luxembourg)

Steven Weinberg a fait un tour du monde avec «La Petite», sa minuscule Renault 4CV de 1959. Parti de New York en juillet 2010, après avoir traversé les États-Unis, le Canada, l'Alaska et le Japon, il débarque à Vladivostok à la mi-novembre. Le dimanche 2 janvier, après 7000 kilomètres à travers le froid et la neige de l'Extrême Orient et la Sibérie, il est rejoint à Omsk par Ioulia Izokhvatova, jeune professeur de français à Krasnoïarsk, et 11ème personne à partager l'aventure.

Mon nouveau partenaire de voyage est arrivé par train de nuit. Ioulia a eu vent de mon aventure et de mon besoin de copilote-interprète. On s'était parlé au téléphone et l'on s'était vu, cinq minutes avant mon départ de Krasnoïarsk, il y a une bonne semaine. Elle a pris le train pour Omsk et elle restera avec moi une dizaine de jours. Enveloppée de fourrure de la tête aux pieds, elle s'installe à mes côtés. C'est mon onzième copilote, et on ne se connait pas encore. On engage une conversation. Ioulia parle français et anglais. La voilà donc dans "La Petite", pour mille kilomètres ou plus. La route passe entre des champs enneigés, où la tempête a sculpté la neige comme les sables du Sahara.

Un petit "kafé" joliment décoré, puis la route encore. Un plein d'essence. Les champs. Les bouleaux, toujours. Je raconte ma vie. Ioulia écoute attentivement, demande des précisions. Son français est excellent, son petit accent russe mignon.

Un traîneau chargé de foin traverse la route, image ancestrale. Nous le rattrapons: étonnante rencontre équestre entre mono-cheval et quatre-chevaux.

La fin du froid?

Le moteur de la "La Petite" a ronronné toute la nuit devant notre chambre, le thermomètre indique -32°C. Les arbres sont recouverts de givre. Nous égrenons les kilomètres. Graduellement, le froid diminue un peu. En arrivant bientôt à la fin de la Sibérie, aurons-nous enfin des températures un peu plus clémentes? Pour moi, le froid a été un élément majeur de cette étape russe. Il m'a fait peur, il m'a épuisé. Ioulia, sibérienne de souche, ne craint rien: toque en fourrure, manteau en fourrure descendant jusqu'aux pieds, bottes en fourrure. Je suis épuisé. "La Petite" aussi, commence à montrer des signes de fatigue. Il reste encore 6 000 kilomètres à faire: «Tiens bon, "Petite", s'il te plaît!»

Nous arrivons à Tyoumen. Grande ville, où nous mettons plus d'une heure pour trouver un hôtel. Depuis six semaines que je suis en Russie, les enregistrements se sont toujours passés de façon souple. En général, on préfère nous enregistrer sous le nom de mon accompagnateur russe: moins de problèmes administratifs. Mais le "Vostok" date de l'époque soviétique, et les dames de la réception, bien que jeunes, en ont adopté l'attitude et l'amabilité. Il leur faut mon passeport aussi. «Parfait, dis-je à Ioulia, qu'elles en profitent pour me faire la "reghistratia" officielle», c'est à dire qu'on signale mon passage à la police, procédure obligatoire, tous les trois jours en principe. Elles ne veulent le faire qu'à condition que je montre ma "reghistratia" précédente, qui doit dater d'il y a trois jours au plus. Par bonheur, je peux montrer celle d'Omsk, qui répond aux critères. Celle d'avant remonte à Khabarovsk et est vieille de cinq semaines! "La Petite" dort sur le parking, moteur éteint. Après tout, on est arrivé à la température "clémente" de -20°C, et elle devrait démarrer sans trop de problèmes. Serait-ce la fin tant attendue du froid?

27 000 km!

On quitte Tyoumen en début d'après-midi... Nous franchissons les 27 000 km. Nous ne sommes plus loin de la fin de la Sibérie et donc de la fin de l'Asie!

Aleksandr Boulanov, directeur du Musée de la Moto à Irbit, nous a réservé une chambre dans l'hôtel local. Bâtiment en béton peint, dans le plus pur style soviétique. L'enregistrement auprès de la dame à la réception s'avère des plus compliqués. Elle ne peut pas me faire la "reghistratia", mais exige quand même celle de l'hôtel précédent. Je dois signer le même papier deux fois, et je dois payer 2 roubles (5 centimes d'euro!) pour la taxe touristique. En fait, je dois la payer deux fois, une fois pour le 4 janvier et une fois pour le 5, comme je serai encore là après minuit! Et la dame, consciencieuse, m'établira deux reçus en bonne et due forme, pour la tout de même très modique somme de 10 eurocentimes... Nous arrivons dans la chambre. Salle de bains vétuste, peinture qui s'écaille. Lorsqu'on veut prendre une douche, la moitié de l'eau ne parvient pas à la poire, mais s'écoule mollement du tuyau crevé sur le sol. La tablette devant le miroir pendouille à un angle de vingt degrés: on ne peut rien poser dessus. Dans la chambre, le chauffage central ne fonctionne plus, mais un radiateur électrique comble la lacune. Il est branché sur le secteur. 220 volts: c'est affiché partout, de façon redondante et parfaitement inutile. J'énumère à Ioulia tous ces détails que je trouve hilares! Je lui ouvre les yeux sur quelque chose qu'elle n'avait jamais remarqué. Elle part avec moi dans un fou rire qui se mue soudain en pleurs. Elle s'apitoie sur son pays, sur l'image qu'il donne aux étrangers. Pauvre Ioulia. Pauvre Russie.

Fossiles du passé soviétique

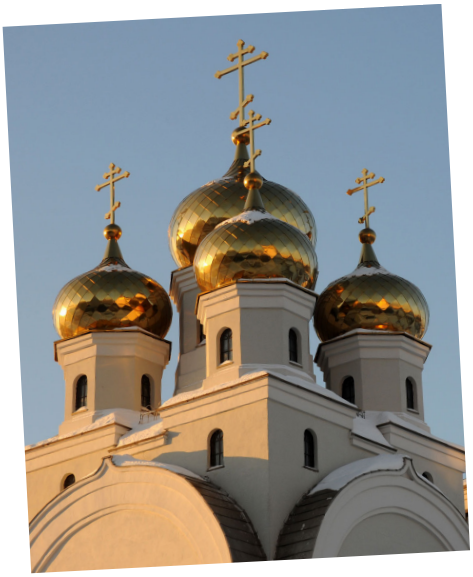
Le paysage urbain d'Irbit est fait de verticalités: poteaux électriques, cheminées d'usine ou de chauffage urbain, une vieille église...

Nous arrivons à Iekaterinbourg et nous nous rendons à l'hôtel "Grand Oural", le même où j'avais séjourné en 2007. Ce colosse, situé en plein centre ville, est également héritier de l'ancien régime. Le hall d'entrée n'a pas changé depuis 2007 (ou depuis 1960, c'est comme on veut...). Je veux payer avec ma carte VISA. «Impossible», dit la dame de la réception. Je m'en étonne, car sur la porte d'entrée, acajou et laiton très chics, un autocollant affiche justement les cartes de crédit acceptées par l'établissement, dont la mienne. Nous lui disons que dans ce cas, il vaudrait mieux enlever l'autocollant trompeur. Elle répond que «Normalement ça fonctionne, mais que, justement aujourd'hui, ça ne fonctionne pas.» En Russie, beaucoup de choses fonctionnent, sauf lorsqu'on en a besoin... Nous avons le choix entre la chambre "de liouxe" à 3 500 roubles (90 euros), avec douche et toilette, ou alors la chambre ordinaire au prix de 1 400 roubles (35 euros), avec toilette à l'étage et douche cinq étages plus bas. On opte pour la deuxième, question de faire quelques économies. L'ascenseur s'arrête à un demi étage: nous devons encore monter un petit escalier pour arriver au cinquième. La "déjournaya", la responsable de notre étage, se trouve encore un petit escalier au-dessus, à l'étage cinq-et-demi. Je monte nos nombreux bagages pendant que Ioulia va chercher la clef. Le couloir est interminable, parquet et tapis, les portes sont en bois verni, les numéros des chambres en chiffres dorés. Ce sont les chambres de luxe. À noter quand même qu'au plafond, seule une lumière sur trois fonctionne. Nous arrivons dans notre couloir. Plus de tapis, portes en peinture grise qui s'écaille, chiffres noirs, et seulement une lumière sur cinq qui éclaire la scène, digne d'une prison. Nous occupons la cellule 528.

À l'intérieur, un joli petit lavabo très rural. Dès qu'on ouvre le robinet d'eau chaude, une forte odeur d'œufs pourris envahit la pièce. J'inspecte les toilettes, surréalistes, avec des tuyauteries fantasques. À côté du compartiment toilette en métal blindé, un lavabo solitaire. Dans un coin, un sac-poubelle. J'ai l'impression de me trouver dans un tableau de Magritte ("Ceci n'est pas un lavabo"), ou alors dans une gymnopédie de Satie ("Sanitaire en lévitation")... Magnifique! Nous nous couchons dans notre cellule, qui ressemble à un long tiroir dans lequel nos deux lits se suivent comme les wagons d'un train...

De retour en Europe!

Visite d'Iekaterinbourg. Le monument aux fils de la ville morts dans des guerres totalement inutiles. L'église de l'Ascension et l'église du Sang, érigée à l'endroit où le Tsar Nicolas II



et sa famille furent massacrés sur l'initiative de Iakov Sverdlov, dont la statue trône toujours devant le Grand Théâtre, à quelques centaines de mètres à peine! Mais la ville a repris son ancien nom, célébrant celui de la Tsarine Catherine, et a perdu son nom communiste de Sverdlovsk. Curieusement, même dans l'administration territoriale, on n'a pas totalement renié le nom de l'assassin: Iekaterinbourg se trouve dans la Sverdlovskaya Oblast!

Nous sommes à la veille du Noël orthodoxe, et les églises sont pleines. Les chants du prêtre et du chœur sont magnifiques et résonnent sous la coupole. Une immense icône représentant la tête du Christ est peinte sous la voûte. Les Russes orthodoxes sont bien plus ostentatoires dans la pratique de la foi que l'on ne l'est en Europe occidentale. C'est peut-être une réaction à soixante-quinze ans de privation... Les fidèles se signent de nombreuses fois, se courbent devant l'autel, quittent l'église à reculons. Une femme prie, agenouillée sur la dalle de marbre. Régulièrement, son front touche le sol, façon prière musulmane, ou alors elle embrasse les pieds du Christ sur l'icône juste devant elle. Un homme est carrément prosterné par terre, entièrement absorbé dans sa prière, et totalement indifférent aux nombreux pieds bottés qui l'entourent. Sur le parvis, des sculpteurs sur glace confectionnent des images pieuses éphémères.

Une équipe de la télévision locale nous a rejoints pour une interview. Nous redescendons en ville chercher "La Petite" dans son garage souterrain. Accompagné par la Lada de l'équipe de télévision, nous filons vers la sortie ouest de la ville. Nous arrivons au sommet des collines qui forment l'Oural à cette latitude. Dans un paysage qui n'est pas sans rappeler les Ardennes, surgit le monument impérial marquant la frontière entre les deux continents. Des lettres dorées annoncent: Азия (Asie). Quelques dizaines de mètres plus loin, après six mois de voyage, "La Petite" est enfin de retour en Европа (Europe)!

J'ai traversé deux continents, l'Amérique (16 462 km) et l'Asie (10 992 km). 27 454 kilomètres sont derrière nous, il ne nous reste environ que 6 000 kilomètres à faire avant d'avoir bouclé notre New York-Paris. La fin du voyage est en vue! Je me jette dans la neige et embrasse le sol.

Après l'interview, "La Petite" poursuit sa course vers l'Ouest... Toujours l'Ouest... Nous roulons enfin sur des routes européennes, une succession de trous et de bosses. "La Petite" souffre. La carrosserie gémit. Ai-je jubilé trop vite en franchissant la frontière symbolique entre les deux continents? Après chaque arrêt de moteur, je suis obligé de maltraiter le démarreur pour qu'il fonctionne à nouveau. Puis c'est la pompe à eau installée à Tchita qui nous lâche. Plus de chauffage... Soudain, on se retrouve dans une cabine frigorifiée, les fleurs de glace envahissent pare-brise et vitres latérales. Ioulia et moi y allons du grattoir et du sèche-cheveux, combat permanent pour garder un peu de visibilité sur une route cahoteuse encombrée de camions et de voitures dont les phares m'éblouissent. Je suis près de la crise de nerfs et de l'abandon total lorsque enfin nous trouvons une gastinitsa. Pour 300 roubles par personne, même si ce n'est pas du grand luxe, on a au moins une place pour dormir. Première nuit en Europe!

A lire:
"Autour du Monde - 33 500 kilomètres avec "La Petite", 2011.
www.weinberg.lu

La beauté en chantier de Sochi

Cédric Gras
Alliance française Donetsk
Directeur

Avant toute chose (les embouteillages, le chantier des Jeux Olympiques, les polémiques) ce qui frappe en arrivant à Sochi, c'est la beauté du lieu.

Les montagnes enneigées du mois de novembre plongeant dans la mer Noire, d'un bleu profond en cette saison, les forêts subtropicales, les vallées qui laissent entrevoir l'intérieur des montagnes, tout cela est inhabituel pour la Russie. Et l'on comprend d'un coup la réputation de cette kurortnaïa, cette station balnéaire célèbre depuis l'appartition des congés de masse sous l'URSS.

Mais la réputation de Sochi ces derniers temps, ce sont surtout les Jeux Olympiques de 2014. Un grand chantier qui fait jaser: les retards dans les travaux des différents équipements, la paralysie de la ville par le flux induit de véhicules et les constructions omniprésentes. J'ai eu la chance récemment de visiter la ville et les différents sites olympiques, et je peux confirmer que Sochi m'a paru impossible tant les embouteillages sont systématiques, et le bruit des marteaux-piqueurs assourdissant.

Sochi est bâtie sur une mince bande de terre, coincée entre la mer Noire et les montagnes du Caucase. La ville est déjà très construite: des rangées d'immeubles, des restaurants, des habitations aussi. Il manque de place... Et une seule artère seulement permet de traverser l'agglomération en attendant le périphérique promis pour les Jeux Olympiques. Beaucoup d'habitants se plaignent de cet évènement «dont personne n'avait besoin» et qui implique évidemment un certain disconfort... Sans exagération. Le grand Sochi (Sochi-Adler) est en chantier.

C'est à Adler justement, une fois qu'on y est parvenu, à force de patience, qu'auront lieu les Jeux proprement dits. Sur un site circulaire, juste au bord de la mer, l'érection de cinq complexes sportifs bat son plein: palais des glaces, patinoires de vitesse, centre de curling etc. Le stade déstiné à l'ouverture de l'évènement est lui à ciel ouvert. Ici l'hiver, il ne neige pas! Toute la spécificité des Jeux Olympiques de Sochi sera de se dérouler sur la plage!

Des ouvriers de toute la Russie et beaucoup de Tadjiks travaillent d'arrache pied, nuit et jour. Le consortium Olympstroï rassemble des spécialistes de différentes régions de la fédération, comme Omsk mais aussi Vladivostok! La plupart des architectes sont d'ailleurs aussi russes. C'est avant tout une histoire de savoir-faire national. Et le palais des glaces par exemple devrait entrer en service dès le printemps prochain pour acceuillir les premières compétitions.

Juste à côté on rénove l'aéroport, on construit un train s'enfonçant dans les montagnes avec l'aide de conseillers autrichiens. La très réputée station de ski Krasnaya Poliana va gagner des étages et de l'altitude. Il n'y a pas à dire, le site est splendide, la neige est précoce cette année et les travaux là-aussi, avancent. Saut à ski, descente, surf, bobsleigh, tout y sera. Le Caucase est une formidable mine pour les sports d'hiver! Et la majesté des cimes n'a rien à envier à d'autres chaînes.

On souhaite vivement aux habitants la fin des travaux qui engluent la ville. Et qui la défigurent un peu aussi... Sochi aura perdu ses derniers restes de tranquillité dans l'affaire, et l'avenir des complexes sportifs après l'évènement n'est pas très clair non plus, mais les Jeux promettent d'être à la hauteur! En espérant que du côté de la sécurité tout se passe bien. Car derrière les crêtes s'étend la Karassaï-Tcherkessie et à Adler, c'est la frontière avec l'Abkhazie revendiquée par la Géorgie... La belle station balnéaire de Sochi entre dans la modernité et la célébrité! Avis aux amateurs de criques désertes...

La jeune fille d'Irkoutsk

Olivier ROLIN

De retour à Paris, tout juste débarqué de Vladivostok, je tombe sur un message d'Olga. «J'ai appris que vous étiez passé par Irkoutsk, me dit-elle. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue? Ça aurait été bien de se voir» En vérité, partant pour Irkoutsk, en ce début de juin, je ne pensais pas qu'Olga se souvenait encore de moi.

Olga était une de mes étudiantes. C'était en 1998, en mai. Trente ans après soixante-huit: on m'avait demandé, naturellement, de parler des «événements». Pour le reste je faisais, je ne sais comment appeler ça, des séminaires peut-être, à l'Université linguistique. Je n'étais pas très bon, j'en ai peur. Je faisais étudier, trop timidement, des textes trop difficiles, Claude Simon, Michaux. J'essayais de montrer combien est concrète, matérielle pour ainsi dire, la prose de Claude Simon. Feuilletant mon exemplaire des *Géorgiques*, je trouve certaines pages toutes griffées de traits de crayon soulignant, je suppose, les mots difficiles, que je me proposais d'expliquer (page 119, dans la description d'un feu allumé par les soldats: hêtre, hommes de corvée, autodafé, carminée, étalonnable, écharde...). J'étais amoureux des mots, mais d'Olga un peu, aussi. De Michaux, je me souviens que j'avais lu, entre autres, «Nuit de noces»: «Si, le jour de vos noces, en rentrant, vous mettez votre femme à tremper la nuit dans un puits, elle est abasourdie. Elle a beau avoir toujours eu une vague inquiétude... Tiens, tiens, se dit-elle, c'est donc ça, le mariage...» Je m'attendais à ce que mes étudiants trouvent ça étrange, choquant, drôle. Mais non, pas beaucoup de réactions. C'est donc que le mariage, ici, en Sibérie, est ainsi, me demandais-je, abasourdi à mon tour?

Je dis «mes étudiants», mais en fait je n'avais que des étudiantes. Le français, là où on continue à l'apprendre dans le monde, est la langue des femmes, c'est peut-être sa dernière chance. Les autres langues, à Irkoutsk, l'anglais bien sûr, l'allemand, le chinois déjà, c'était pour les hommes, pour le bizness. D'homme, dans ce département de l'Université linguistique, il n'y avait guère que moi et l'appariteur qui contrôlait les entrées. Je n'avais que des étudiantes, qui m'écoutaient médusées, ou bien peut-être ennuyées, mais je parlais surtout pour Olga. Je pensais, la regardant, à d'autres mots de Michaux: «Dans la brume tiède d'une haleine de jeune fille, j'ai pris place. Je me suis retiré, je n'ai pas quitté ma place. Ses bras ne pèsent rien. On les rencontre comme l'eau. Ce qui est fané disparaît devant elle.» Je pensais à ces mots, mais je ne crois pas avoir fait étudier «La jeune fille de Budapest». Allez savoir pourquoi.

Olga était extraordinairement gracieuse, alors. Je retrouve, aussi, deux photos de cette année-là. Vêtue de noir de pied en cap, de la frange de cheveux noirs tombant sur l'arc fin des sourcils aux bottines noires, svelte, elle se tient debout, jambes croisées, main gauche sur la hanche, dans une pose de femme fatale que lui ont fait adopter, je crois, le hasard, la gêne devant l'objectif plutôt qu'une affectation ou un jeu (il ne manque que le fume-cigarettes au bout des longs doigts de l'autre main). Les yeux ombrés légèrement, la bouche circonflexe, l'air un peu boudeur. Sur l'autre photo, tête penchée, elle sourit un peu, d'un sourire où il passe de la tristesse. Je retrouve, je relis des lettres qu'elle m'a écrites, plus tard, lorsque j'étais revenu en France. De très longues lettres, de plusieurs pages, comme on n'en écrit plus. J'avais oublié à quel point son écriture un peu penchée, aiguë, était élégante. Pas du tout une écriture ronde de jeune fille, avec de petites boules pour faire les points sur les «i». Elle fait peu de fautes de français, moins encore d'orthographe, pourtant elle s'en inquiète toujours: «Dites-moi s'il vous plaît, est-ce que je fais beaucoup de fautes?» «Je demande pardon parce que, vous voyez, je ne sais point écrire de lettre en français.» Elle me parle de ses examens (elle est toujours angoissée à cette perspective, et elle a toujours un 5, la meilleure note), de promenades en forêt, de vacances à Baïkalsk, au bord du lac, d'un tremblement de terre qui lui a fait très peur, de l'achat d'une seconde perruche, ce qui, m'écrit-elle, fait que son zoo «consiste en deux perruches, deux chiens (l'un habite notre garage) et cinq poissons.» Toutes les lettres n'ont pas cette tonalité enfantine, certaines sont plus graves. Elle me parle du chaos des années Eltsine: «Il me semble que je ne viendrai jamais en France, car chez nous il se passe quelque chose inimaginable. Parfois ça me fait même rire, je ne m'inquiète plus de comprendre ce que fait notre gouvernement, je préfère n'y prêter aucune attention.» Après avoir suivi un stage pédagogique, elle me dit qu'elle ne veut pas devenir outchitelnitsa, institutrice, comme sa mère. «Je ne peux pas trouver les mots pour montrer de quel

Le grand théâtre d'Irkoutsk a été inauguré en 1897.

point je ne le veux pas. Je ne veux pas du tout vous sembler hautaine ou trop sûre de moi-même, bien sûr j'aime les enfants, mais j'aime toujours apprendre quelque chose de nouveau, me perfectionner, et personne ne puisse me persuader que je pourrai le faire à l'école. Je ne suis pas avide, l'argent n'est pas la première chose pour moi, je préfère que mon travail futur soit intéressant, je ne pourrai pas travailler si c'est quelque chose de très ennuyeux.»

Il y a quinze jours, j'erre dans les rues d'Irkoutsk, à la recherche des lieux que j'ai fréquentés autrefois. Je ne sais pas encore qu'à mon retour je trouverai le bref message d'Olga, «J'ai appris que vous étiez passé par Irkoutsk, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue?» Je crois, alors, qu'elle m'a oublié comme moi, après lui avoir écrit des dizaines de lettres, je l'ai oubliée pendant des années. Je retrouve très facilement, beaucoup plus facilement que je ne l'aurais cru, le petit immeuble où j'habitais en 1998, oulitsa Karla Marxa, rue Karl Marx. Assez décati mais dont les fenêtres donnaient, au-delà d'un petit square, sur le grand Théâtre dramatique. Je m'assieds un moment sur un banc, sous mes fenêtres -je ne saurais plus dire exactement lesquelles c'étaient. La programmation du théâtre est assez éclectique, on y donne aussi bien *Boeing Boeing* que *Roméo et Juliette* ou *Eugène Onéguine*. Lorsque j'habitais là, il était fermé. Le long de la rue Karl Marx, il y a des restaurants italiens, des boutiques de mode qui bien sûr n'existaient pas alors. Lénine est toujours là, à l'angle de Karl Marx et de la rue qui porte son nom, très vêtu boutonné serré, comme toujours, gileté et cravaté, le geste ample. Du communisme chinois, il reste la dictature; du communisme russe, la toponymie et la statuaire. Je suis la rue Lénine, et un souvenir extrêmement vague se fait jour: il y avait, là-bas, à droite, un grand bâtiment moderne, un marché peut-être, et quelque chose qui avait à voir avec des fleurs. Et en effet, je tombe assez vite sur un complexe sportif en verre et métal, devant lequel s'alignent de petits étals de fleurs. Il me revient que j'y avais acheté quelques chétives roses pour Olga. J'achète à une citerne ambulante, pour sept roubles, un verre de kvas au goût sur, légèrement caramélisé, je m'assieds sur un banc et je m'étonne des inscriptions de la mémoire: ce qui me restait, c'était exactement ça: «à droite, bâtiment moderne, fleurs», qui était à la fois exact et rigoureusement insuffisant pour me former la moindre représentation. Non pas un souvenir, mais l'empreinte presque effacée d'un souvenir.

L'Église Spasskaya (du Sauveur) à Irkoutsk date du 18e siècle.

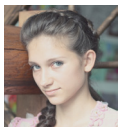
Maintenant je suis oulitsa Marata, la rue que je prenais chaque matin pour me rendre à l'Université. Au début, je me souviens, je pensais qu'il s'agissait d'un nom indien, cela m'évoquait le Mahabharata ou les Mahrattes j'ai mis du temps à comprendre que c'était la rue Marat. Il ne me semble pas qu'en France, même dans les municipalités communistes, on ait baptisé des rues du nom de l' «Ami du peuple» (que Chateaubriand appelle «l'avorton suisse»). Je suis donc, comme il y a douze ans, la rue Marat à travers un petit quartier d'isbas. Dentelles des rideaux, dentelles de bois autour des fenêtres, couleurs pastel, certaines de ces survivantes sont encore assez pimpantes, mais d'autres, noires, gîtées, cloquées, pelées, n'en ont plus pour longtemps. Je prends à droite oulitsa Rossisskaïa, et me voici sur la grande place Kirov. Tout au bout, je reconnais sans peine le bâtiment de béton gris de l'Université linguistique d'Etat où je retrouvais Olga chaque matin. En face, de l'autre côté d'oulitsa Tchkalova, il y a les bureaux d'une entreprise qui porte le nom poétique de Vostotchno-Sibirskoïe Ritchnoïe Parokhodstvo, Compagnie de Navigation fluviale de Sibérie Orientale. Je me souviens de la fin si magnifiquement romanesque, pour ne pas dire romantique, de *L'Amour au temps du choléra,* de Garcia Marquez: ayant enfin retrouvé Fermina Daza, son amour de toujours, sur un bateau descendant le rio Magdalena, le vieux Florentino Ariza décide, en vue de Carthagène des Indes, de rebrousser chemin et de remonter le fleuve; au capitaine qui lui demande combien de temps vont durer ces allers et retours, il répond: «Toute la vie».

Plus tard, je marche le long de l'Angara moiré de courants. Des déclarations d'amour peintes en grosses lettres sur les quais me rappellent une inscription que j'avais vue lors de ma toute première venue à Irkoutsk, en décembre 1985. Olga devait alors avoir... combien, voyons? Sept ans, je pense. C'était encore l'URSS, un pays à travers lequel on ne voyageait pas si facilement, seul qui plus est. J'avais appris un peu de russe pour me débrouiller, un sabir extrêmement basique, je n'ai pas fait de progrès depuis, au contraire. Sur la berge du côté de la gare, quelqu'un avait tracé en lettres énormes, dans la neige, OLGA YA TIBIA LIOUBLIOU, «Olga je t'aime». Cette inscription m'avait frappé, parce que j'avais su la déchiffrer, et que le moindre succès dans cette langue que j'aimais d'un amour contrarié me causait une naïve fierté, mais surtout parce qu'on ne voyait pas, alors, de graffiti, de tags, ni de publicités, les seules lettres qui légendaient l'espace public étaient celles des slogans officiels, PEUPLE ET PARTI UNIS, TRAVAILLER ET VIVRE DE FAÇON LÉNINISTE, LES PLANS DU PARTI SONT NOS PLANS, des bêtises comme ça. Des couples prennent le soleil au bord du fleuve, des jeunes filles en robe légère et talons hauts sucent des glaces sous la statue d'Alexandre III, d'autres soufflent des bulles de savon qui m'environnent un instant, comme mes rêveries. Dans quelques heures je prends le train, en route pour Oulan-Oude.

Extrait du livre d'Olivier Rolin «Sibérie» sorti en mars 2011 aux Éditions Inculte

Photos:
Steven Weinberg / www.weinberg.lu

La ville la plus russe des françaises



Yaroslava Tatarenko
Université Pédagogique d'État de Moscou

Nice! Oh, quelle belle ville, splendide et superbe!

Nice, capitale de la Côte d'Azur, se trouve au bord de la baie des Anges, à l'embouchure du Paillon. Elle est appréciée pour son climat doux et chaleureux. Après l'année dure de travail quotidien on a besoin du repos, bien sûr dans le Midi. Nice est le meilleur lieu pour réaliser ces rêves. C'est un centre de tourisme mondialement connu, première destination touristique après Paris, qui accueille chaque année près de quatre millions de touristes. Cette tradition est ancienne. Dès le XVIIIe siècle, de nombreux aristocrates européens viennent passer les longues et froides saisons d'hiver au soleil de la riviera française. Ils y retrouvent des habitudes de vie luxueuse et élégante. Au premier rang d'entre eux, les Anglais vont donner à Nice l'une de ses plus belles parures.

Qui ne connaît pas la Promenade des Anglais où défile le célèbre Carnaval de Nice? De la Belle époque à nos jours cette immense avenue avec ses façades art déco, ses chaises bleues, ses lampadaires typiques, ses belles compositions florales reste un lieu incontournable de la «French Riviera» et laisse aux voyageurs des souvenirs inoubliables. Elle est bordée par plusieurs palaces de la Belle époque tels que le Palais de la Méditerranée, le Casino Ruhl, le Royal, le West-End et bien sûr le Negresco qui va fêter son 100-ème anniversaire (à propos, le lustre qui se trouve sous la grande verrière du Negresco a un jumeau au Kremlin.) Les premiers bâtiments en date sont étroitement liés à la Russie. Dès la fin du XVIIIe, des villas imposantes dans une desquelles le tsarévitch Nicolas avait séjourné avant de s'installer dans la villa Bermond où il était mort en 1865. Parmi les autres villas aujourd'hui détruites, citons la villa d'Orestis, construite en 1845, qui avait accueilli l'impératrice douairière Alexandra Feodorovna, célèbre Marie Baschkirtseff, toujours au cours du XIXe siècle.

C'est également juste d'appeler Nice «la ville la plus russe des françaises», c'est le véritable coin de la culture russe en France, un îlot lié aux événements historiques de mon pays natale. Je vais vous en convaincre. Plusieurs artistes, écrivains sont enterrés au cimetière russe de Caucade. Il y a la tombe de l'auteur révolutionnaire russe Alexandre Gertsene, au Musée Masséna une stèle de Marie Bashkirtseff, la maison d'écrivain russe Tchaikhov. A Nice, sur la colline de cimiez, on trouve également le Musée National du Message Biblique - Marc Chagalle. Au Château Valrose, propriété du baron Paul Georgevitch von Derwes abrite aujourd'hui la présidence de l'Université de Nice, il y a dans le parc une isba avec des inscriptions en slavon, une oeuvre du sculpteur Troubetskoï.

Cathedrale Saint-Nicolas.

La ville de Nice a beaucoup de lieux, qui sont en rapports avec la dernière famille royale russe. Il existe plusieurs monuments témoignant de cette époque à Nice parmi lequels sont l'imposante cathédrale, l'avenue Nikolas II, le boulevard du tsarévitch Alexey. La fameuse Cathédrale Orthodoxe Russe de Saint-Nicolas de la rue Longchamp, datant de 1860, l'église orthodoxe russe est le plus ancien monument du culte orthodoxe en Europe de l'ouest. La très belle bibliothèque du rez-de-chaussée a été longtemps le rendez-vous des intellectuels russes. Grâce à tout cela, étant en France on peut découvrir l'histoire russe d'un nouveau regard, rejoindre le passé glorieux de la culture russe, dire merci à la douce France qui a aidé, sauvé nos compatriotes, donné asile aux émigrés de première vague, devenue pour eux, j'en suis sûre, une seconde patrie.

Photos: Elena Savelieva, Orekhovo-Zuevo

Africains à Blago

Sekouba Conde
École de commandement supérieure d'Extrême-Orient (République de Guinée)

«Fais un bon voyage et surtout prends soin de toi», tels sont les derniers propos de Maman. Après, commence la longue traversée: Guinée Conakry - Maroc – Turquie - Moscou et enfin Blagovechtchenck. Au prix de 18 heures de vol me voici dans la ville devant assurer mes 5 ans de formation d'officier. Bien sûr, à l'accueil: le froid hivernal. On se croirait dans un réfrigérateur. Cela, est dû à une absence de l'hiver dans mon pays. Et tout de suite, en moi, est venu un cortège de questions: comment pourrai-je vivre dans ces conditions climatiques? Est-ce qu'un jour je pourrai dire bonjour dans cette langue Russe, qualifiée de très difficile? Comment pourrai-je m'intégrer socialement dans cette ville où les cultures, civilisations et mœurs sont si différentes des nôtres? Tout de suite, je me suis rendu compte qu'à ces questions, seul le temps pouvait me donner des réponses.

Alors commence mon installation. Tout s'est passé dans de très bonnes conditions avec l'aide de mes encadreurs et des anciens de mon pays. Ensuite, je devais franchir la première barrière, linguistique. Et pour cela, la pédagogie, la compétence et la disponibilité de mes professeurs de langue m'ont vite permis d' être au contact de la culture russe. Ces professeurs qui pour moi faisaient office de guide touristique, m'ont fait découvrir la ville de Blagovechtchenk.

Cette ville petite de par sa superficie mais grande de par sa culture, son histoire, son économie, a une population à majorité juvénile, cela s'expliquerait par le fait qu'elle abrite un nombre élevé d'universités et d'instituts. Comme toute ville ayant une histoire, Blago a un musée qui constitue la mémoire de la ville. D'ailleurs la visite de ce lieu m'a fait remarquer une ressemblance de certains éléments de culture entre mon pays et la ville, par exemple l'architecture qu'avaient les cases, les habits des Kaldoun...etc.

Aussi, la ville a des lieux de détentes. Il y a des cafés, des restaurants, des clubs, un palais de culture. Ces espaces m'ont permis de mieux connaitre la culture russe à cause des échanges que j'ai eu avec les autochtones, qui avaient aussi de nombreuses questions à mon sujet: «Comment vous vivez chez vous?», «Est-ce la première fois que vous voyez la neige?», «Aimez-vous notre ville?», «Pourquoi avez-vous choisi Blago, si loin?». Ces autochtones sont en général très accueillants, même si certains manifestent parfois leur racisme, surtout sous l'effet de l'alcool.

Avec ses 156 ans d'existence, Blago a un paysage partagé entre anciens murs et immeubles modernes. Le déplacement dans la ville est particulièrement facile avec un réseau de transport très efficace.

Après avoir vécu l'hiver et l'été dans cette ville, je dirais que je suis encore nostalgique de mon beau climat guinéen. Mais le temps m'a montré que les questions qui me hantaient n'étaient que des préjugés, puisque l'homme n'est que le fruit de son milieu. C'est pourquoi ma peur du froid, mon scepticisme quant à la compréhension de la langue russe et mon intégration sociale ne sont que de mauvais souvenirs.

Je dirai que je m'épanouis dans cette belle ville. C'est pourquoi je garde une belle image de Blago, surtout, son architecture rectangulaire, bordée par les fleuves Zeya et Amour.

Désiré Nimubona
École de commandement supérieure d'Extrême-Orient (Burundi)

Il est presque minuit, avec beaucoup de difficultés nous atterrissons à Blagovechtchensk. À l'aéroport tout est calme, à travers la fenêtre on voit seulement la couleur blanche, c'est de la neige, ce qui était nouveau pour moi. Tout espoir disparaît, c'est un moment de confusion pour moi, est-ce que nous sommes arrivés où va-t-on prendre un autre vol?

J'ai vécu cette période caractérisée par un froid extrême, en attendant impatiemment l'été. À son arrivée, ça a été une forte déception! Période extrêmement chaude, avec des vents secs! Mais c'est une période de loisirs tant pour les jeunes que pour les adultes. Tout le monde veut se photographier, dialoguer avec moi, donc ce que j'ai remarqué c'est que la population de Blagovechtchensk est douée d'une cohabitation pacifique, bien accueillante.

Cette ville dont je vous parle a été pour moi une ville de rêve, voir les fleuves ZEYA et AMOUR avec mes propres yeux, avec l'autre bord de l'AMOUR, la CHINE. Je vous assure que c'est superbe pour un étranger!

École et enfants

La maîtresse donne les résultats de la dictée et s'adresse à une élève :
- Que se passe t-il? Tu avais toujours 20 en dictée et depuis quelques semaines, tu n'as même plus la moyenne?
- C'est pas ma faute, Madame, c'est Julie qui a changé de place!

La maîtresse demande :
- Par quelle lettre commence «hier»? Étienne lève la main :
- Par un d, madame.
- Tu fais commencer «hier» par un d? s'étonne la maîtresse.
- Ben, hier, on était bien dimanche.

À l'école, leçon de grammaire.
- Aujourd'hui, nous allons étudier l'épithète.
- Ali, construis-moi une phrase contenant une épithète.
- Oui M'sieur. Aujourd'hui, il y a du soleil.
- Il n'y a pas d'épithète dans cette phrase, Ali.
- Pas di problème: aujourd'hui, il y a du soleil, épithète que demain il y en aura encore.

Une jeune fille assez belle et vêtue de façon un peu provocante entre dans une salle d'examen pour passer un oral. L'examinateur bégaye quelque peu en lui proposant un sujet.
La jeune fille lui répond le regard en dessous :
- Je sais pas.
Le professeur, lui demande alors :
- Je vous propose un autre sujet, ou un rendez-vous?
- Oh! Je préférerais un rendez-vous (en rougissant quand même un peu).
- Très bien. Alors, à l'année prochaine

Quelques jours après la rentrée des classes, on procède à la traditionnelle photo de classe. La semaine suivante, l'institutrice essaie évidemment de persuader les enfants d'en acheter une chacun :
- Pensez un peu à l'avenir. Vous serez bien content dans quelques années, quand vous serez grands, de vous dire en regardant la photo : «Tiens, là c'est Julie, elle est médecin maintenant» Ou encore «là c'est Kevin, il est ingénieur» et «là, c'est Amélie elle est manucure»
À ce moment là, une petite voix se fait entendre du fond de la classe :
- Et là, c'est la maîtresse, Mme Grouchon, elle est morte.

Un jeune garçon rentre à la maison avec un bulletin plein de zéros! En colère, son père lui dit:
- Quand George Washington avait ton âge, il était déjà le premier de sa classe.
Le petit répond alors:
- Et quand il avait ton âge il était déjà président des États-Unis!

Un matin en classe, l'institutrice demande aux élèves :
- Qu'est-ce que la poule donne?
Une petite fille répond :
- Elle donne des œufs...
- C'est bien Mathilde, maintenant qu'est-ce que la chèvre donne?
Un autre gentil petit élève répond:
- Elle donne du lait de chèvre.
- C'est très bien, maintenant qu'est-ce que la vache donne?
L'élève le plus instruit de la classe répond :
- Elle donne des leçons et des devoirs...

C'est Paul à l'école, son maître lui demande de conjuguer le verbe marcher au présent :
Paul :
- Oe mar...che, tu.. mar..ches, il...mar...che...
Le maître lui demande alors :
- Plus vite Paul, plus vite!
Paul :
- Nous courrons, vous courrez, ils courent...

Un instituteur demande à ses élèves le métier qu'ils souhaitent faire plus tard. Arrive le tour de Victor, qui dit :
- Moi, plus tard, je voudrais être imbécile.
Le professeur, stupéfait, lui demande pourquoi?
Victor répond:
- Car mon père dit toujours de notre voisin: «Regarde cet imbécile toujours bien habillé dans sa Ferrari toute neuve».

C'est dans une école à la frontière franco-suisse, l'institutrice dit qu'elle est fan de l'équipe de France et demande aux fans de l'équipe de France de football de lever la main.
Pour faire comme la jolie institutrice, tous les élèves lèvent la main, sauf une. «Bah alors, petite Émilie, tu n'es pas fan de l'équipe de France?» demande l'institutrice. «Non», répond Émilie, «je suis fan de l'équipe suisse».
«Ah bon?» demande l'institutrice, «et pourquoi?».
«Parce que mes parents sont fans de l'équipe suisse, donc je suis fan de l'équipe suisse» répond la petite fille.
L'institutrice veut donner une leçon à la fille et dit «Et si tes parents étaient des imbéciles finis, tu serais quoi?». Là, la petite Émilie répond «Je serais fan de l'équipe de France».

C'est la mère de William qui va à une réunion parent-prof. La mère dit au prof de math:
- Pourquoi vous ne mettez que des 0/20 à mon fils?
- Mais y a pas de notes plus basses, Madame!

Si vous désirez en savoir ce qu'on écrit en France et ailleurs sur la Russie abonnez-vous gratuitement à la revue mensuelle Internet «La gazette» du Centre de langue et culture russe à Paris en indiquant votre propre e-mail à l'adresse suivante: gazette.clcr@gmail.com

Salut! Ça va?

Ce numéro est préparé par
Olga Kukharenko, Nathalia Kutcherenko, Tatiana Karguina, Tatiana Novitskaya, professeures de français, Irina Korneeva à Dijon, Laëtitia Giorgis à Valence.

Contacts
olga.kukharenko@gmail.com
assoamour@gmail.com

Mise en page — Denis Zheleznyak